

Le Malheureux petit voyage

Gabriel Soulages

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

oo

e même que quantité d'autres belles personnes qui atteignirent, par la suite, au rang le plus élevé, mademoiselle Marie-Toinon Cerisette passa ses premières années dans l'humble condition de pastourelle.

C'était au milieu du grand siècle. M. Cerisette père, chantre retraité de la cathédrale d'Amiens, possédait, en Picardie, un modeste domaine, composé d'une maison couverte de chaume, d'un champ à semer le blé et d'un jardin clos. Ses jours y coulaient, médiocres et paisibles, entre ses quatre fils et sa fille, ceux-là l'aidant aux labours, celle-ci veillant sur ses poules, son coq, ses pintades et ses oies.

Elle avait de beaux yeux bleus écarquillés, une tresse sur le dos, nouée par un bout de futaine rouge, la peau blanche, les poignets étroits, et le visage et le derrière tout ronds comme ceux des anges.

Bien que les historiographes, occupés, alors, presque exclusivement, à célébrer le Roi-Soleil, le passage du Rhin et tant de fameuses victoires, n'aient laissé sur ses humbles débuts que des renseignements assez vagues, nous avons lieu de supposer qu'une aussi délicate bergère, et qui devait parvenir plus tard aux cimes du pathétique, ne fut point sans se lasser bientôt de cette misérable existence.

Àpeine eut-elle douze ans qu'un soir, ayant mené dormir ses volailles, elle tomba à genoux devant son père, criant qu'elle avait

le plus affreux chagrin, qu'elle voulait aller à l'école, s'habiller en demoiselle et posséder une poupée. Les enfants du seigneur du village, qui, escortés de leur gouvernante, s'amusaient quelquefois à partager ses jeux campagnards, lui avaient mis ces folles idées en tête.

M. Cerisette ne résista point, et, tout fier de compter parmi sa progéniture quelqu'un d'aussi résolu à mener la vie du grand monde, il conduisit Marie-Toinon à la ville, chez les Sœurs de la Croix qui passaient, au dire de la contrée, pour de fort savantes dames.

Moyennant trois écus par trimestre, elle apprit, ainsi, l'écriture, tant la ronde que la penchée, la lecture, le catéchisme, l'art difficile de broder des paysages sur des pantoufles et celui de faire la révérence ; si bien qu'au bout de quelques années elle devint une jeune personne accomplie. Du couvent, sa renommée gagna la ville, et, comme on vantait sa taille souple, son pied petit, sa mine futée et son sein rond, une foule d'admirateurs lui déclarèrent leur flamme par le moyen de magnifiques pièces de vers.

Un d'entre eux, même, financier de son état et d'un grand âge, l'enleva subrepticement et,

l'ayant conduite dans sa chaise à Paris, lui offrit des robes de soie, un carrosse garni de son cocher et un beau lit de milieu.

Dans ce dernier, à l'insu de son seigneur et maître et dès les premières semaines, elle donna place à force jouvenceaux, de telle manière que le barbon, informé par la rumeur publique, la jeta sans tarder à la rue.

Lorsqu'elle se vit sous l'auvent de la porte, seule dans la ville immense et n'ayant pour fortune qu'une chemise et un jupon de dentelle enroulés dans un mouchoir à carreaux, elle fondit tout à coup en larmes. Un prêtre passait, justement. Il entendit ses sanglots, l'interrogea, lui promit le pardon de ses fautes, au cas où elle s'en confesserait, et la mena au Refuge.

On y recueillait les pécheresses repenties, en attendant de les placer comme filles de chambre dans les plus nobles maisons du royaume.

Marie-Toinon, l'âme gonflée de remords, et décidée à vivre désormais dans l'exercice de la continence, étonna la supérieure par son application au travail, son zèle et l'ardeur de ses prières. C'était une jolie Madeleine. Sa voix tremblante et ses yeux humides lui gagnèrent tous les cœurs. Elle fut choyée. On la combla de pralines, de confitures, et aussi de ces bons bouillons d'herbes qui combattent la chaleur amoureuse. Les dames patronnesses s'occupèrent de son avenir, et lui offrirent un gentil trousseau comprenant une demi-douzaine de bas, un cotillon de laine, un bonnet à volants et une paire de jarretières roses. Ainsi équipée, elle obtint l'honneur d'être présentée à madame de la Marsaille, maréchale de France et princesse, qui l'attacha à sa livrée.

La servante avait vingt ans, la maîtresse dix-huit à peine. Au dévouement sans bornes de l'une répondirent, sans tarder, les bontés inépuisables de l'autre. Une amitié délicieuse les unit bientôt, et si profondément que seule la mort put la rompre.

Alors que la valetaille logeait sous les combles de l'hôtel seigneurial, Marie-Toinon dut à son habileté, à ses prévenances et à la douceur de son caractère, de coucher auprès de Madame. C'est

elle qui la réveillait, présidait à son petit lever, lui présentait la chemise et posait ses mouches.

La pratique du libertinage lui avait appris mainte chose utile. Elle était, sur mille délicates questions, féconde en conseils, et les formulait à propos, d'un accent naïf et sentencieux. Nourrie de solides études, elle écrivait, au surplus, à ravir et excellait à tourner un billet galant. Ses mains étaient longues, son visage parfait, son corps souple, sa peau très blanche et veinée de bleu. Ce sont là pour une jeune servante de rares et fins mérites.

Après trois années de bonheur, le destin

impitoyable lui ravit sa maîtresse. Témoin de sa mort affreuse, elle garda de ce spectacle, autant que des jours qu'elle avait vécus à côté d'elle, un souvenir que rien ne put jamais effacer.

En récompense de ses services, le prince lui acheta, aux portes de Paris, une modeste maison de campagne entourée d'un lopin de terre, et la pensionna de quatorze cents livres. Elle vécut, ainsi, de ses rentes, des produits de son jardin et d'un peu de galanterie.

Chaque jour, pour se consoler des peines de ce monde et rentrer un instant dans le passé, elle composait quelques pages du livre douloureux qu'on va lire.

Elle mourut en 1681, âgée de trente ans, au moment où il allait paraître.

Cette première édition, accompagnée d'une préface que crut bon d'y ajouter l'éditeur, fut imprimée par Le Bastard, libraire « À la Sphère de Hollande », dans l'impasse de la Vieille-Grange-aux-Belles.

Au XVIII siècle, le fameux Corlin-Chesnaie, de Genève, séduit par le charme de l'œuvre, en fit, pour une vingtaine d'amateurs éclairés, un nouveau et magnifique tirage.

Aucun de ces précieux exemplaires, sur grand papier à la cuve, n'a pu parvenir jusqu'à nous. On sait seulement, par les gazettes de l'époque, qu'ils contenaient cinq délicieuses gravures, en double état, et un frontispice d'Eisen, dans lequel, assise sous un berceau de guirlandes de roses, une jeune femme s'occupait, en souriant, de mettre un collier de faveurs à un petit chat…

01

LE MALHEUREUX
PETIT VOYAGE
OU
La misérable fin de Madame
DE CONFLANS, PRINCESSE DE LA MARSAILLE
rapportée par Marie-Toinon
Cerisette, sa fidèle et dévouée
servante

eu de temps après que le maréchal de la Marsaille fut retourné dans les Flandres dont le roi terminait la conquête, la princesse () sa femme eut désir de visiter, aux alentours d'Avignon, les cousins qu'elle y comptait, n'ayant espoir qu'en ce petit voyage pour la sortir du chagrin où le départ de son illustre époux, le mieux aimé et le plus beau des hommes, venait, juste, de la précipiter.

Je fus seule de ses femmes à la suivre en ce déplacement, et l'honneur que je reçus ainsi d'être distinguée d'entre elles marqua d'un éclat sans pareil l'excellence de mes vertus.

Aucune, en effet, parmi tout son service, n'était autant que moi experte à rouler la papillote, à mettre le rouge à la lèvre et à poser les mouches assassines.

Ce sont là de ces rares mérites où se juge l'esprit des soubrettes, et auxquels ne peut demeurer insensible une princesse de vingt ans.

J'avais, au surplus, habitude de dormir à côté de sa chambre, alors que son noble époux ramassait des lauriers à la guerre, ce qui arrivait les deux tiers du temps par le fait des expéditions et des campagnes que nous vîmes, de telle façon que, se trouvant au lit et lassée de sa solitude, elle m'avait offert quelquefois de venir reposer auprès d'elle, et, m'ayant donné accueil, montré de magnifique manière qu'elle possédait l'âme la plus tendre, l'esprit le plus doux et l'humeur extrêmement badine.

C'est ainsi que je pus connaître combien mes parents m'avaient faite belle et qu'il n'était pas, à cinquante lieues à la ronde, de grandes et hautes dames que je n'égalasse point, sinon pour cette beauté solennelle qui gagne à s'entourer d'artifices, du moins pour certains de ces petits endroits qui savent conquérir les cœurs sans le secours des robes à paniers, des festons et, même, des chemises.

Comme c'est là le jugement d'une maréchale de France, je ne veux point dire, à la vérité, que je n'en fus pas orgueilleuse, et, comme elle prenait plaisir à combler, parfois, de ses transports

cela même qu'elle louait tant, je ne puis croire qu'elle ait été mensongère.

Cependant, je ne devinais point comment il se trouvait possible qu'une humble et pauvre servante fût digne d'un semblable zèle, et, n'y sachant pas de réponse, je me contentais de bénir le hasard qui m'avait donné de rencontrer sur terre un tel modèle de bonté.

C'était, en sus, la plus belle taille, le plus noble port, le plus fin visage, les plus doux yeux, la plus tendre bouche, la plus jolie princesse du monde ; et, comme tout marchait à l'avenant entre sa guimpe et ses jarretières, je ne pense point qu'on eût pu jamais découvrir semblable merveille.

Si sa vertu n'égalait point ses charmes, la cause en est, apparemment, qu'il n'était rien, ici-bas, qui pût atteindre à leur niveau. Elle en avait, du reste, un tel souci et y portait tant de soins que ce fut à peine si elle coucha plus de deux ou trois fois l'an avec d'autres que son époux.

Le maréchal était, d'ailleurs, d'après ce que j'en pus savoir, le modèle du royaume pour ce qui est des choses de l'amour ; aussi ne le jalousait-on point tant de ce qu'il possédât la plus jolie femme de France que de ce qu'il eût assez de grâces pour mériter d'en être aimé.

La princesse ne parvenait point à se consoler

de ses absences ; elle languissait, sans qu'il fût possible de la tirer de son souci, n'allant au château que de loin en loin et quand la reine l'y faisait mander.

Comme tous les hommes avaient du goût pour elle et faisaient mille travaux afin de l'émouvoir, elle ne voulait, d'ordinaire, de l'amitié d'aucun, de peur que son tempérament qu'elle savait fort amoureux n'eût pas la sagesse de son cœur ; aussi, pour fuir l'entraînement du siècle, ne demeurait-elle à la ville que le temps de faire sa cour, se retirant le plus souvent en province, soit à Conflans, dont le marquis son père possédait la seigneurie, soit dans le pays d'Avignon, où se trouvait son cousinage et où elle-même avait reçu le jour.

02

e fut ainsi que nous partîmes, le dimanche après la Fête-Dieu, par la route de Bourbonnais, avec, pour toute compagnie, deux piqueurs d'escorte, un postillon et le cocher. Au lieu que de m'installer sur le siège, Madame me voulut avoir auprès d'elle, m'assit au fond du carrosse, fut bonne à ravir, et, comme, dès la première poste, la chaleur avait redoublé, et que l'on pensait périr d'étouffement, elle me défit la robe, m'ouvrit le corsage, me mit en petit costume, avant même que de se dévêtir.

Je ne savais de quelle façon lui rendre grâces de tant d'obligeance, et, n'ayant point de mots qui fussent dignes d'un tel emploi, je me contentai de baiser ses mains, qu'elle avait toutes parfumées. Elle me releva, m'embrassa, me dit mille charmantes choses. Pour ma part, je n'osai lui apprendre autrement que par des caresses qu'il n'était rien au monde de mieux fait pour être aimé qu'une aussi jolie maréchale de France, en chemise et en cotillon court.

Pendant ce temps, notre équipage allait grand train, claquait du fouet et remplissait les échos du plus magnifique fracas. Ceux qui étaient dans la campagne à couper le blé tournaient la tête pour nous voir passer, tellement nous avions bel air avec nos quatre juments blanches, notre postillon habillé de bleu et toute la poussière que nous soulevions.

On ne s'arrêtait qu'aux hôtelleries, afin de boire du vin blanc, lequel, comme on sait, guérit la suffocation. Bien qu'il fût un tantinet piquant et qu'il eût, à ma connaissance, un revenez-y de prunelle, la princesse y prit un tel goût qu'elle en oublia, dans la suite, la noblesse de sa naissance et l'orgueil qu'on doit à un sang illustre.

Elle chanta Ma chemise brûle, qui, pour être une chanson fort plaisante et mêlée de judicieuses pensées, ne va pas sans quelques gaillardises ; elle envoya, de la main, quantité de baisers aux passants, et un moment, comme le soleil devenait furieux, s'arrangea de telle

manière, afin de se donner de l'air, que tout le pays pût admirer, par la portière et tout à son aise, ce que le premier gentilhomme de France eût payé des plus folles prouesses.

Enfin l'on s'arrêta pour coucher, à dix lieues de Fontainebleau, dans un assez méchant logis dont l'enseigne est « Au Cheval Rouge » et où demeuraient, depuis le matin, vingt soldats de Sa Majesté, attendant la fraîcheur de la nuit pour continuer leur étape.

Àla vue de la grande salle remplie de ces pandours, jouant, buvant et lutinant les filles, nous fûmes près de nous enfuir, tant ils menaient tumulte avec leurs chansons à demi chrétiennes, la

veste enlevée, les bras sans chemise et les chausses à moitié défaites. Pour ce qui est de leur visage, je dois confesser, cependant, tout le bien que nous en pensâmes, à savoir qu'on n'eût rien pu trouver de pareil dans la capitale. C'étaient, nous dit l'hôtelière, des naturels du pays d'Auvergne, où les hommes sont de superbe prestance, qu'on avait recrutés pour servir dans la garde du roi et qu'un sergent menait à Paris, sans souffler et à faibles journées.

Dès qu'ils nous eurent aperçues et montré, par une révérence, qu'ils connaissaient le savoir-vivre, il n'y eut pas de madrigaux qu'ils omirent de nous adresser ; si bien qu'ayant cru comprendre à certaines de leurs façons combien ils avaient désir de se renseigner, au moyen du toucher, sur le détail des beautés superfines qu'ils soupçonnaient dessous nos jupes, nous convînmes qu'il était fort prudent de ne point faire de manières et de leur céder sur ce modeste point.

Cependant, nos gens étant rentrés, suivis

de l'hôte et de sa femme, laquelle nous avait laissées pour aller préparer le repas, nos rustauds, effrayés d'un tel renfort et ayant appris quelle illustre princesse ils caressaient, ainsi, par le menu, se rassirent devant leur table tout penauds et la mine basse.

Nous apportâmes, comme l'on suppose, la plus extrême diligence à nous sortir d'un si terrible endroit, et, une fois hors de danger, nous gagnâmes le premier ruisseau, à seules fins d'y rafraîchir un peu ce que tant de mains

malhonnêtes venaient de grappiller fortement.

Après quoi, nous revînmes souper, goûtâmes d'un assez maigre fricot et montâmes nous livrer au sommeil.

Au moment, donc, que nous étions à ouvrir la porte de la chambre, l'hôtelière, qui marchait devant nous et tenait la chandelle, se retourna et, ayant cherché ses mots, nous annonça d'une voix larmoyante comment la pénurie de meubles dont souffrait sa misérable maison allait obliger, pour ce soir, une maréchale de France à dormir avec sa servante.

Madame n'en prit point ombrage et s'en arrangea de bonne manière, tellement qu'ayant reconnu à la rougeur de mon front combien je me trouvais saisie du fâcheux hasard qui nous arrivait elle proclama que, le prince demeurant presque tout le temps à la guerre, l'occasion de passer la nuit seule se rencontrait assez souventes fois, et qu'en outre, son tempérament étant de craindre la froidure, elle ne pouvait qu'avoir plaisir dans la compagnie d'une demoiselle qui, pour n'être qu'une humble et pauvre fille, comptait sous son cotillon de quoi honorer grandement la couche de la plus noble princesse et, aussi, lui tenir bien chaud.

Cependant, lorsque nous fûmes seules et fermées avec le verrou, Madame ayant reconnu que la nuit serait très suffocante et que, dans la saison de l'été, les chemises sont ornements superflus, nous nous trouvâmes, l'instant d'après, la tête dessus les coussins, avec nos cheveux, notre tour de col et nos bagues pour tout équipage.

Je me mis dans le coin du lit, au point que j'en aurais pu choir, comme il convient à une servante qui est couchée avec sa maîtresse, et entamais déjà un rêve, lorsque celle-ci, qui n'avait dit mot, poussa un gémissement et commença de m'expliquer avec cent manières qui auraient attendri le Ciel que, maints vents coulis régnant dans cet appartement, c'était d'une affreuse cruelle que de la laisser loin de ma poitrine, laquelle, pour la bien ré-

chauffer, allait à ravir. J'organisai tout comme elle voulut et, l'ayant prise dans mes bras, ce fut de cette façon, à l'auberge du Cheval Rouge, que tant de charmes des plus beaux, des plus nobles et des plus illustres, firent, comme on dit, entière connaissance avec ceux d'une pauvre fille.

J'appris ainsi, point par point, comment sont fabriquées les princesses, et que, pour vivre, le reste du temps, dedans des chemises à vingt livres l'aulne, il n'est point, sous la couverture, de trésors ayant cent quartiers qui ne fassent, aussi bien que les nôtres, profession d'aimer les caresses.

Bien que je n'aie point gardé souvenance de tout ce qui nous advint par la suite, étant demeurée, un instant, en une espèce de faiblesse, je ne puis sans être émue encore me rappeler les bontés superfines dont je fus comblée dans cette circonstance.

Le tout est que, de fort grand matin, quand la princesse m'eut éveillée, je me mis, en la regardant, à trembler de tout mon corps et à rougir de si belle manière que j'en pensai mourir de confusion, sans en comprendre le pourquoi. Elle posa ma tête au creux de son col, m'arrangea ses bras à l'entour de la taille et me prit contre son cœur, où je versai, sans qu'il y eût raison, toutes les larmes de mes yeux.

— Toinon, Toinette, dit-elle, comment êtes-vous de cette façon alors que je vous veux tant de bien, et que vous ai-je fait que vous ayez si grande peine et que vous ne m'en aimiez plus ? Au reste, il ne faut point que vous pleuriez ainsi si vous voulez que je sois heureuse.

Àces mots, elle commença de sécher mes yeux et de me baiser la joue, si bien que, sans le vouloir, je me dépêchai de sourire.

— Ne me demandez point, madame, lui répondis-je dans le même instant, de quelle espèce de désolation je viens d'être si terriblement saisie. Je ne sais d'où elle m'est venue, car je suis une pauvre fille qui ignore la plupart des choses, mais j'ai appris que rien n'est plus doux que de pleurer sur votre sein.

Après que j'eus achevé, je cherchai ses mains, les effleurai de mes lèvres et fus tendre autant qu'il se peut ; mais le bruit que menèrent nos gens, sous l'auvent de notre fenêtre, pour équiper le carrosse et atteler les chevaux, vint nous tirer de notre lit.

Nous fîmes fort vitement toilette, et, une fois bien ragaillardies, descendîmes à la cuisine où l'hôtelière avait préparé la table. Nous bûmes un pichet de lait et prîmes collation de quantité de pommes reinettes et d'une excellente fouace. Puis, toute la maisonnée ayant baisé les mains de la princesse, nous montâmes dans notre chaise et partîmes à la galopade.

03

itôt que l'on fut en chemin et à l'instant que nous arrivions dans une ténébreuse forêt, il se leva un ouragan accompagné d'une nuée fort noirâtre. Le ciel en devint obscurci et la pluie tomba à tout renverser, si bien que notre postillon, que nous avions toujours connu pour être d'humeur pacifique, se mit, par le moyen de quelques mots assez gaillards, à invoquer le grand saint Georges, qui est le patron des cavaliers. Pour nous, dans notre bon carrosse, les vitres levées et les portières closes, nous entendions avec courage les coups de tonnerre, le vent qui soufflait, et les jurements du cocher qui se trempait dessus le siège. Au reste,

cet affreux aquilon étant parti comme il était venu, ce fut par un temps guilleret et comme les oiseaux recommençaient à faire concert que nous entrâmes dans Montargis.

Dès qu'on y sut notre passage et au moment que nous dînions devant la maison du maître de poste, nous vîmes venir M. le curé, accompagné du gouverneur, du bailli et du sacristain. Ce magnifique cortège, tout rempli de majesté, était suivi à trente pas derrière par un personnel domestique composé d'un jeune garçon, lequel portait un beau bouquet des plus jolies roses et avait mine d'être fort avenant.

Lorsqu'ils furent près de la table et après mille salutations, ils demandèrent que la princesse leur accordât une audience ; puis, ayant tiré son mouchoir et s'en étant par ce moyen épongé le front, l'abbé entreprit un discours arrangé d'excellente manière, où madame de la Marsaille était louée, à tout hasard, sur le fait de sa religion et mise dans un parallèle avec sainte Madeleine, à cause qu'elle avait les cheveux très blonds et aussi qu'elle était très belle. Sitôt qu'il eut achevé, il appela son jeune valet, lui prit les fleurs dedans les bras et les offrit à la princesse avec deux vers de circonstance qui atteignirent le sublime. Madame, l'ayant remercié, respira les roses et dit qu'elles sentaient si finement bon qu'elle en voulait mettre quelqu'une dessous son corsage pour être bien parfumée.

Au moment qu'elle se taisait, le gouverneur, qui était gentilhomme mais d'un grand âge et de tournure un peu épaisse, s'avisa de lire un poème dans la manière des madrigaux, laquelle est d'être très cavalière et bourrée d'une humeur badine. Il se fit aussitôt, parmi la foule, un énorme rire, et je profitai du tumulte qui suivit pour saluer la compagnie et m'en aller promener au jardin.

Un certain bosquet de pommiers, planté au fond du verger, y donnait un tantinet ombrage à une façon de pelouse où s'était assis, afin de prendre le frais, le petit valet de M. le curé, qui avait enlevé sa veste et jouait, présentement, à jeter du pain aux poules, ce qui est signe d'innocence. Je le saluai avec courtoisie, sur quoi il leva la tête, baissa les yeux, tira son chapeau, et, à la place de compliments,

m'apprit que le temps avait belle mine et la

volaille grand appétit. Malgré ce commencement, je m'installai à ses côtés et lui enseignai qu'il avait bon air, ce qui fit qu'il devint fort rouge et manqua de défaillir. Cela aidant et

après que je lui eus montré, en manière de passe-temps, comment sont faites nos épaules, il nous vint une telle amitié qu'il n'y eut plus bientôt qu'un tout petit rien qui eût pu la rendre meilleure. Il m'embrassa sur la gorge, partit en conquête, et, m'ayant pris la petite oie :

— Mademoiselle, me dit-il, bien qu'il soit de mon naturel d'avoir peur de parler aux dames et que j'aie vécu, jusques ici, dans l'ignorance du plaisir vénérien, j'ai deviné combien vous êtes belle et j'ai conçu le projet de vous épouser sans retard. Aussi, demeurez dans cette ville afin que je vous montre à ma mère et qu'on célèbre notre mariage.

En même temps, il s'arrangea si bien pour obtenir mon consentement que je serais peut-être aujourd'hui dans la grand'-rue de Montargis, à filer la laine sur le devant de ma

maison, si la princesse, au moment qu'on allait partir, n'était point venue, avec un soufflet, me tirer de ces fiançailles.

J’abandonnai ce beau jardin, le bosquet de pommiers, l’herbe tendre et le joli petit mari que j’avais trouvé dedans, le tout sans retourner la tête, tant les femmes sont oublieuses ; mais, lorsque notre équipage eut commencé de galoper, et qu’on fut fort loin sur la route, il me vint une grande langueur de laquelle je

pensai mourir, de telle façon que j’étais en train de tomber malade d’amour quand un soupir des plus déchirants que poussa ma bonne maîtresse me fit oublier, pour toute la vie, l’histoire de mon mariage.

Comme je vis qu’elle pleurait et se désolait à perdre l’esprit, je baisai ses mains toutes mouillées de larmes et les gardai contre mon cœur. Après quoi, ayant tiré mon mouchoir qui était au chaud sous ma dentelle, je voulus

lui sécher les yeux ; mais elle me repoussa, fit cent manières dont j’eus l’âme toute fendue, et, lorsqu’elle se fut calmée :

— Ingrate Toinon, dit-elle, ingrate, ingrate Toinon !

— Madame, lui répondis-je, bien que j’ignore en quoi je vous pus offenser, je veux entrer dans un couvent si vous ne me pardonnez point !

Àces mots, elle ouvrit ses bras, dégrafa son corsage, à cause que tant de chagrin lui avait donné beaucoup de chaleur, posa ma tête sur son sein et me fit entendre, par quelques caresses, que j’étais déjà pardonnée.

Tout cela nous ayant procuré force occupation et délassement, nous arrivâmes jusqu’à la nuit sans trouver le chemin trop long, si bien qu’au coup de huit heures nous fûmes tout étonnées de nous trouver, sans y avoir pris garde, sur la grand’place de

Briare, devant le logis de la « Belle Image » où le dîner nous attendait.

Comme nous avions très bel appétit, tout nous y parut magnifique, tant la sauce qui était piquante et avait le goût de fumée, que le marmiton du lieu qui se trouvait n'avoir qu'un œil et sentait l'oignon d'une bonne toise.

Cependant, comme il était tard et l'assemblée manquant de qualité, nous nous endormîmes, sitôt après le gigot, le nez au fond de notre assiette. L'hôtelière nous en étant venue tirer nous conduisit à notre chambre, où nous trouvâmes deux vastes lits avec courtines et rideaux de basin qui fleuraient l'odeur de la lavande.

Dès que nous fûmes dévêtues, nous tînmes à toutes les deux une manière de conseil où il fut jugé, des plus sagement, que, la contrée étant sans nul doute fort mauvaise et remplie de méchantes gens, il y avait extrême nécessité à dormir dedans les mêmes draps, de telle sorte qu'il fût possible, au cas de quelque pressant danger, de nous porter plus vivement secours.

Nous nous couchâmes donc ensemble, nous donnâmes, l'une à l'autre et en guise de bonne nuit, cinq ou six mignons petits baisers, et fîmes ensuite, jusques au matin, grande foule des plus jolis rêves.

04

ien qu'il vous ait l'air d'un petit ruisseau de province, nous jugeâmes que le fleuve de Loire était de fort belle apparence. L'eau

qu'on y peut découvrir s'étend sous maint bosquet d'arbres verts, aussi brillante qu'un miroir et tranquille comme un pot de lait. Nous en suivîmes le rivage durant le chemin que nous fîmes de la Charité jusqu'à Nevers. Il n'est point de jardin sur la terre qui soit plus plaisant que cette grand'route, et nous eussions pris vivement plaisir au chant qu'y sifflaient les oiseaux, à la beauté du feuillage et aux fleurs qui parfumaient l'air, si la chaleur de la saison, le mouvement de la chaise et la nature des coussins ne s'étaient point mis à nous accabler de l'espèce de maladie que l'on nomme mal au derrière. Nous en

étions assez abattues et pleines de mélancolie, lorsque nous vînmes à découvrir que, le ciel ayant, par hasard, placé une belle rivière sur le côté du chemin, c'était, entre mille raisons, afin que les dames qui vont en carrosse et ont, d'habitude, la peau des plus fines, s'y pussent baigner en passant et que l'endroit de leur personne pour lequel, malheureusement, les cahots des routes du roi ont moins de caresses que le roi lui-même, y eût tout loisir de faire la trempette. Ce fut dans cette pensée qu'étant descendues de voiture et ayant dit aux valets d'aller boire dans quelque auberge voisine, nous rendîmes grâces à Dieu du remède qu'il nous offrait et enlevâmes notre robe, notre corps et notre chemise.

Sitôt que nous fûmes dedans la rivière, nous jugeâmes que les naïades, s'il est exact qu'on en découvre encore, sont les demoiselles les plus fortunées qui se puissent rencontrer dans l'univers, tant il est vrai que rien n'est si plaisant que de se promener sur la mousse, au milieu d'une eau bien tranquille, avec, comme seuls falbalas, la chevelure dénouée. Pour ma part, ne connaissant rien qui fût plus seyant pour une jeune princesse que ce simple et modeste appareil, je bénissais le hasard qui me donnait de contem-

pler, ainsi, madame la maréchale, entourée de ce beau paysage et dans cette tenue d'été. Cependant, tout en admirant cette taille si divinement tournée, ce beau sein roide, ces jambes fines et rondes, et maintes autres choses en plus, je songeais en retenant mes larmes combien c'était un sort cruel pour tant d'illustres merveilles d'en être réduites, par la cause d'un époux guerrier, à se consumer ainsi dessous les guimpes, les cotillons de soie et les bas à jours, et à demeurer, durant six semaines, en pénitence et au pain sec.

Après que je lui eus fait part de l'objet de ma réflexion, ma bonne maîtresse se mit à parler.

— Petite Toinon, me dit-elle, pourquoi monsieur le maréchal, au lieu de conduire ces grands sièges où il pourrait mourir de quelque boulet de canon (2), ne vient-il pas pousser l'assaut devant un petit endroit que je sais, lequel tremblerait de lui faire du mal et meurt de l'envie de se rendre !

Dans le même instant, un affreux tumulte éclata du côté de la rive et nous entendîmes force jurements avec des coups de pistolet.

Quand cette fumée qui provient de la poudre se fut un peu dissipée, nous aperçûmes quatre cavaliers, vêtus de pourpoints de velours et coiffés fort magnifiquement, qui sautèrent de cheval et s'assirent sur le bord de l'eau de manière à nous bien admirer.

Nous ne fûmes point, comme l'on devine, sans pousser les plus grands cris du monde et sans arranger nos petites mains devant nos beautés principales afin d'en cacher à ces gentilshommes à tout le moins l'essentiel. Mais quand nous eûmes l'assurance que le nombre et la dimension de nos trésors les plus

doux étaient tels que nos dix doigts ne les pouvaient dissimuler, nous perdîmes notre courage et nous contentâmes de baisser les yeux.

— Que ne sommes-nous, soupira la princesse, comme sainte Marie d'Égypte qui, allant en Terre sainte et étant dans l'extrémité de céder à un batelier, fut couverte, par tout le corps, d'une si abondante toison qu'elle put, à ce que nous apprend l'Écriture, goûter la volupté la plus vive sans manquer à la modestie ! Le siècle, malheureusement, n'est plus si fertile en miracles, et je tremble que, pour cette fois, le Ciel veuille que nous demeurions avec seulement, comme voiles, cette petite touffe blonde que nous avons à l'habitude, laquelle est semblable aux fines moustaches qui font paraître plus plaisantes les lèvres qu'elles ombragent.

— Madame, répondis-je, je crains à la vérité force événements imprévus qui, bien que des plus flatteurs pour la perfection de notre personne, n'en seront pas moins un peu étrangers aux règles de la continence.

Nous en étions là de notre entretien lorsque l'un de ces messieurs, ayant tiré ses bottes, descendit dans la rivière et s'en vint au-devant de nous.

Aussitôt qu'il fut à quelques pas, nous distinguâmes qu'il était vêtu d'un justaucorps brodé, de chausses à bouffants de dentelle, et portait, sur cet habillement, le cordon du Saint-Esprit.

Àl'instant que je lui eus fait une profonde révérence et que je l'eus appelé « Monseigneur », comme c'est coutume pour ceux qui ont l'ordre royal, il enleva son chapeau et nous salua fort galamment.

— Mesdames, commença-t-il, mon naturel étant d'aimer les belles et de les priser d'autant plus qu'elles ont moins de vêtements, je ne cacherai point la flamme dont je suis dévoré à l'égard de vos personnes. En outre, bien que, pour l'heure, vous me trouviez arrangé ainsi qu'un prince du sang de France et muni de ce ruban bleu dont je m'emparai l'autre jour, je dois à l'honneur de vous confesser que j'ai pour profession de pratiquer le brigandage, laquelle comporte, entre maint autre objet, de dépouiller les carrosses, d'occire la maréchaussée et de trousser les voyageuses. Ces messieurs que vous voyez là-bas sont tous trois de ma compagnie et vous supplient de les vouloir compter au nombre de vos admirateurs.

Ce disant, il nous prit par la main et nous mena jusqu'à la rive, malgré les sanglots et tout le tapage que nous fîmes dans cette occasion.

Chaque fois que l'un de nos charmes, à cause que l'eau devenait moins profonde à mesure que nous marchions, paraissait au-dessus du flot, ces messieurs, du bord du fleuve, louangeaient en termes magnifiques les perfections de notre beauté, tellement que, si c'est un cas fort cuisant, pour des personnes vertueuses, de se trouver dans le hasard d'être violées

par quatre brigands, il n'est rien qui puisse satisfaire plus complètement l'amour-propre.

Quand nous fûmes dessus le rivage, celui qui était capitaine s'avança à nos devants et, nous ayant baisé la main, nous éclaira sans retard sur l'objet de ses intentions.

Àpeine eut-il achevé que nous tombâmes à genoux et fîmes entendre les plus grands soupirs.

— Monsieur le brigand, lui dit la princesse, seriez-vous donc de mauvaise famille que vous demeuriez ainsi sans pitié devant deux malheureuses femmes qui n'ont même pas sous la main une modeste feuille de vigne pour en protéger leur vertu !

— Au surplus, m'écriai-je à mon tour, apprenez enfin que l'époux de Madame est des plus experts dans l'art de diriger les guerres, et qu'il vous saura tailler en morceaux si, par l'effet de la concupiscence et de vos ardeurs naturelles, vous nous causez le moindre dommage.

Àces mots, M. le capitaine releva ma bonne maîtresse, lui mit un baiser sur le front et, l'ayant prise par la taille, la conduisit vers un bosquet voisin, afin d'achever cette causerie dans un lieu où l'herbe fût plus tendre.

Pour moi, toute seule entre les trois autres, je me contentai de fermer les yeux et d'attendre, la honte au front, qu'ils eussent enlevé leurs vestes et tiré à la courte paille.

05

out cela nous tint, comme on pense, près d'une grosse heure, et nous venions à peine de nous rhabiller et de rafistoler nos frisettes quand nos gens arrivèrent, cahin-caha, de leur auberge. À cette vue, messieurs les brigands montèrent sur leurs chevaux, nous dirent adieu et s'en furent à bride abattue.

Une fois dedans le carrosse, nous commençâmes à pleurer. La princesse me prit dans ses bras et, me tenant contre sa poitrine :

— Ma petite Toinon, dit-elle, si je fus des plus outragées et énormément mise à mal par le fait de ce mauvais capitaine, que devons-nous donc penser de ce qui vous put advenir au milieu de tant de cavaliers !

— Hélas !... madame, répondis-je, j'ai cessé d'être vertueuse, et je tremble que l'on me compare aux plus fameuses libertines, depuis que l'un de ces gaillards, par manière de gentil badinage, a cru plaisant de m'arranger à la mode de Venise.

— Voilà, déclara ma maîtresse, une fort méchante chose et dont on dit le plus grand mal.

— Il se trouve, lui répliquai-je, qu'à l'encontre de ce que l'on croit, et à cause soit de la nouveauté soit de quelque frénésie passagère, j'en eus mainte satisfaction ; de telle sorte que, présentement, je suis dans le cas d'aller à l'enfer, car, si c'est un péché des plus graves de céder à la lascivité, c'en est un plus terrible encore de n'y point trouver de désagrément.

— S'il est vrai, ajouta la princesse, que ce soit là une aussi grande faute et capable de nous entraîner jusqu'à la flamme éternelle, il convient que nous nous dépêchions de gagner la première église où un bon abbé nous confessera.

Ce disant, elle donna ordre au postillon de se hâter, et nous fûmes en un instant devant une pauvre chapelle où nous mîmes pied à terre.

En voyant tout ce bel équipage, M. le curé, qui taillait sa vigne contre le mur de son enclos, accourut à notre approche et, ayant appris

d'un de nos laquais quelle puissante princesse le visitait pour l'heure, nous fit entrer dans le jardin en nous comblant de révérences et avec les plus beaux compliments.

— Mesdames, commença-t-il, en quels termes émus devrais-je remercier le Ciel et louanger le Seigneur qui me donnent occasion d'accueillir, en ce jour solennel, une maréchale de France, modèle de tant de vertus !

— Monsieur le curé, interrompit la princesse, sachez, avant toutes autres choses, que ma servante et moi-même nous sommes livrées, il n'y a qu'un petit moment, à la plus grande fornication.

Àces mots, il leva les bras et, après qu'il se fut passé par trois fois la main sur le front :

— Serais-je, s'écria-t-il, la proie de quelque esprit démoniaque, lequel troublerait mon ouïe ! Que me dites-vous ? Serait-ce donc vrai ?

— Hélas ! répondit Madame, nous étions dans le fleuve de Loire à nous baigner des plus innocemment, lorsque survinrent quatre brigands, y compris leur capitaine, qui nous firent extrême violence.

— Je respire, s'écria l'abbé ! Ce n'est là, en vérité, que peccadille et espièglerie ! Au surplus, demeurez en repos, car, s'il est vrai que, suivant les docteurs, le refus de refréner les sens aussi bien que le stupre, la luxure et la lubricité, soient d'assez méchantes choses, il appert de la Sainte Écriture que certaines de nos plus recommandables martyres, ayant été contraintes, en mainte occasion, de tâter de l'œuvre de la chair, n'en furent pas

moins, dans la suite, mises dans le Paradis et fortement canonisées.

Cependant, malgré ce discours, nous lui

demandâmes de nous accorder, à tous hasards et afin de nous tenir en repos, une rapide absolution, ce qu'il fit, au reste, bien dévotement ; puis, ayant appelé sa servante, et lui ayant donné mission de nous porter une table, un flacon de vin vieux, un pot de miel et une tarte amandine, il nous offrit le rafraîchissement ; après quoi, nous lui dîmes nos civilités et reprîmes notre chemin.

06

rois jours après ces pieux exercices, nous parvînmes à la porte de Vaize qui commande l'entrée de la ville de Lyon. Ce fut là que nous reçut, avec cette magnificence qui est propre aux princes de l'Église, M. le Cardinal-Duc (), lequel, pour nous divertir, nous donna un très beau carrousel accompagné d'un jeu de bagues, d'un feu d'arquebuses et d'une manœuvre de cavalerie.

Le lendemain, ayant remisé le carrosse et abandonné nos gens, nous prîmes le coche d'eau qui descend la rivière de Rhône et conduit au pays d'Avignon.

Dans cette illustre cité, où se voient un très grand pont de pierre et de superbes fortifications avec quantité de tours, se trouvaient M. de Grignon, vicomte de Cadéfigue (), et le chevalier Truel de Palaffre (), tous deux des cousins de Madame, lesquels étaient accourus au-devant d'elle afin de lui faire escorte. Nous montâmes dans leur voiture, qui était attelée de mules suivant les

us de cette contrée, et partîmes derechef pour un château du voisinage où nous devions vivre le temps de l'été auprès de madame d'Ortolan (), très noble, très haute et très puissante douairière.

En chemin, M. le vicomte, qui avait été capitaine sur les vaisseaux du roi et avait voyagé aux Amériques, alluma une grosse pipe, et, ayant produit grande fumée, entama les plus fins compliments à l'adresse de la maréchale. Cependant M. de Palaffre, qui n'était encore qu'un jeune garçon, d'ailleurs des plus avenants, regardait sa belle cousine, son sein qu'elle avait un peu découvert, ses jambes longues et arrondies desquelles la robe était toute pleine, ses cheveux blonds, sa bouche entr'ouverte, avec un air de gourmandise. Madame s'en aperçut, et devint aussitôt rougissante.

— Qu'est-ce là ? dit M. de Cadéfigue. Ma pipe vous occasionnerait-elle quelque obstruction d'estomac ?

Sur ce, il ouvrit la portière et, comme l'on montait une côte, sauta dans le milieu du chemin pour suivre le carrosse à pied et fumer tranquillement.

Dès que nous nous trouvâmes seules avec M. le chevalier, celui-ci tomba à genoux, baisa les mains de ma maîtresse et s'essaya, par-dessous sa jupe, à certaines lascivités.

— Ma cousine, s'écria-t-il, si je n'étais qu'un petit page quand vous partîtes pour la capitale avec M. le Maréchal qui venait de vous épouser, et si, dans ces cruels moments, je n'osai point vous faire confidence de la flamme qui me dévorait, il faut que vous sachiez, aujourd'hui, que je suis rempli de concupiscence à l'endroit de votre beauté.

Madame, ayant serré les genoux, comme il convient à une personne vertueuse qui est en butte à quelque attouchement :

— Monsieur le chevalier, dit-elle, outre que vous allez passer aux yeux de mademoiselle Toinon pour un de nos plus dangereux libertins, vous attraperez force gifles si vous ne cessez point, à l'instant, de tripoter ma jarretière.

Devant une pareille menace, il commença de soupirer et d'avoir les yeux si pleins de larmes que ma bonne maîtresse s'occupait déjà de le consoler, quand M. le vicomte, étant remonté dedans le carrosse, reprit place au-devant de nous.

Un moment après, alors que notre équipage eut tourné dans un chemin de traverse, nous vîmes un arc de triomphe et grande quantité de villageois munis d'instruments de musique.

— Ce sont, dit M. de Cadéfigue, les fermiers de madame la douairière qui attendent notre venue pour vous conduire en cortège jusques au château.

La princesse mit le nez à la vitre, reconnut le paysage, et déclara qu'elle était fort émue de retrouver le lieu de son enfance et d'approcher présentement de madame d'Ortolan, laquelle, n'ayant point de progéniture, pouvait, à la suite d'une maladie, lui laisser un certain héritage. Penché à l'autre portière, M. le vicomte, dans le même temps, commanda aux gens de l'orchestre d'entamer quelque petit morceau. Il se fit, aussitôt, un épouvantable bruit où nous devinâmes que force bassons, renforcés d'une couple de bombardes, donnaient accompagnement à grand nombre de cornemuses.

— Voici, constata M. le chevalier, un air qui me semble particulièrement beau et fait juste à point pour remuer le cœur !

Ce disant, il tourna les yeux vers madame la maréchale et, par le moyen d'un regard, lui montra combien l'harmonie et cette noble langueur qui nous vient du plaisir de l'art l'excitaient des plus grossièrement à pratiquer l'incontinence.

Cependant, au milieu de cet extraordinaire concours de peuple et de cette magnifique musique, nous parvînmes jusques à la grille, où nous reçut la douairière, entourée de son chapelain, de M. d'Aigremont (), son frère, et de l'une de ses nièces, mademoiselle Julie (), laquelle, étant orpheline et n'ayant qu'un fort modique bien, attendait, en vivant auprès d'elle, l'âge d'entrer au couvent ou de faire le plus brillant mariage.

Après qu'on se fut embrassé, nous pénétrâmes dans le château où eut lieu la collation, puis j'accompagnai la princesse jusqu'à son appartement, dans lequel, derrière une courtine, mon lit avait été dressé. Je l'aidai à se dévêtir et lui versai une ablution d'eau fraîche, après quoi, s'étant installée dedans une bonne bergère, elle s'apprêtait à se reposer, ses charmes à l'air et bien à l'aise, lorsque la porte s'entr'ouvrit et mademoiselle Julie entra, sans frapper, dans la chambre.

Surprise dans un tel appareil et craignant que sa modestie n'eût sujet d'être fort alarmée dans le cas où l'un de ces messieurs, poussé par la concupiscence, se fût trouvé, dans ce moment, sur le point de s'introduire chez elle et de la voir, ainsi, sans voiles, Madame crut bon de pousser un cri ; mais aussitôt qu'elle eut reconnu mademoiselle sa cousine elle se leva vitement, alla au-devant d'elle et, tenant l'une de ses mains dessus sa

petite vertu, elle lui tendit celle qui restait et lui fit le plus chaleureux accueil.

Comme il est convenable à son âge, mademoiselle Julie, au spectacle de tant de merveilles, tomba dans la confusion ; mais, quand Madame l'eut embrassée, elle reprit son assurance, lui dit qu'elle la venait voir afin de se mieux présenter à elle, et s'assit à ses côtés.

C'était une belle personne, mince et fine et tournée à ravir, avec les cheveux les plus noirs, ces doux yeux que l'on n'a qu'à seize ans, et tout ce qu'il faut, dans les bons endroits, pour émouvoir les cœurs sensibles et faire son chemin dans le monde. Madame lui ayant rendu compte du plaisir qu'elle avait ressenti à rentrer dans sa connaissance et de la chaleur

sympathique qui, dès le premier instant, l'avait remplie pour sa personne :

— Est-il donc vrai, lui répondit-elle, que je puisse mériter de vous plaire et que vous m'aimerez un jour !

Àces mots, l'on sonna le souper et je commençai, sur-le-champ, la toilette de la maréchale. Je lui mis les cheveux en boucles à la façon d'Angleterre et avec un rang de magnifiques diamants, lui passai les bas à jours, la jarretière couleur cuisse, et sur le dessus du genou, comme il est présentement de mode, la chemise courte, le corps de soie, le cotillon de dentelles et la robe de brocart à festons, avec, pour lui gonfler le sein, le corsage serré par devant.

Àpeine ce fut terminé que Mademoiselle leva les bras vers le ciel, en signe d'admiration.

— N'est-ce point pour moi, s'écria-t-elle, un légitime sujet d'orgueil que d'avoir pour cousine une maréchale de France dont on ne sait point ce qui lui sied mieux, de porter une superbe parure ou de se montrer, comme l'instant d'avant, sans le moindre artifice de mode avec le derrière à l'air !

— Mademoiselle Julie, répliqua ma bonne maîtresse, sachez que voilà d'excellentes paroles, et qui valent que je vous embrasse.

Sur quoi, et de peur, comme il est bien naturel, que le rouge de ses lèvres ne vînt à tacher son visage, elle lui fit, dessus la bouche, une façon de baiser colombin avec la pointe de la langue ; puis, un valet étant venu, muni

d'un flambeau, pour nous donner lumière, nous descendîmes à la grand'salle où nous attendait le souper.

Debout derrière Madame afin de veiller sur son service et de m'occuper de garnir son verre, je pouvais à loisir examiner la compagnie, entendre ces propos mémorables qui naissent de la chaleur des sauces, et respirer ce fumet de cuisine à quoi l'on juge la splendeur des festins.

Après que la dernière viande eut été sortie de la table, M. d'Aigremont, s'étant mis debout, porta la santé de la maréchale dans un style d'un très noble effet ; ensuite de quoi M. le chevalier proposa des plus galamment qu'afin de lui témoigner de quelle façon tout le monde était rempli d'amitié pour elle et lui souhaiter, ainsi, la bienvenue, il lui fût fait une forte embrassade par chacun des assistants.

Àce sujet, M. le chapelain crut prudent de remarquer que, si c'est chose assez innocente de profiter d'un cas fortuit pour marquer à une dame, par le moyen d'un rapide baiser, quel puissant intérêt on lui porte, il n'est rien de plus immodeste et d'aussi excessivement scandaleux que de donner, devant la compagnie, cette preuve qu'on a l'humeur lascive.

Bien que M. de Palaffre, le vicomte de Cadéfigue et M. d'Aigremont eussent ébranlé l'abbé par maint exemple choisi dans l'histoire de nos plus célèbres monarques, madame la douairière déclara qu'il n'était point l'instant de se livrer à de semblables transports, à cause que la poudre et les mouches qui garnissaient présentement le visage de la maréchale y pourraient rencontrer du désordre, et qu'au reste ces messieurs, étant au château pour un fort long temps, auraient, sans doute, occasion de se rattraper en quelques autres fois.

Après cette controverse et quand on eut bu quantité de vins, la compagnie passa dans le salon pour y tenir le lansquenet et danser la sarabande ; sur quoi, je me rendis à l'office, où je trouvai livrée nombreuse, nappe blanche et reliefs somptueux.

Cependant, les parfums de l'ail qui foisonnent dans ce beau pays m'ayant obligée à m'enfuir au plus tôt, je pris une livre de pain accompagnée de certains mets portatifs, et remontai à la chambre afin d'y souper tranquille, et rêver ensuite, dedans un fauteuil, aux choses si merveilleuses qu'on apprend durant les voyages, et, en outre, à ces jolis brigands avec lesquels j'avais fait connaissance sur les bords enchanteurs de la rivière de Loire.

07

e lendemain qui était dimanche, il y eut grande visitation. Comme on revenait de la messe, on vit arriver, dans un très antique carrosse, M. le marquis de Vaucluse (), flanqué de son épouse et du comte de Florentin (), ancien lieutenant aux gardes-françaises, lequel, se trouvant, par hasard, être fort ami de l'un et fort amoureux de l'autre, voyageait toujours avec le ménage. C'étaient des cousins
de Madame, un peu éloignés à la vérité, mais qui, ayant appris sa présence et possédés du désir de renouer amitié avec quelqu'un d'aussi illustre, lui apportaient, sans débrider et après dix bonnes lieues de chemin, toute espèce de salutations.

Aussitôt qu'elle les eut vus, la douairière commanda qu'on fît festin en leur honneur, et il fut tué force poules ; puis, quand ils eurent salué Madame et reconnu qu'elle était, en effet, la plus belle des princesses du monde, M. le marquis, sa femme et surtout M. de Florentin déclarèrent qu'à seule fin de jouir davantage de sa compagnie il convenait qu'ils demeurassent auprès d'elle et dans ce bon château à tout le moins une petite semaine ; sur quoi, l'on remisa leur équipage et ils furent de la maison.

Il y eut donc un magnifique repas, suivi du jeu des tarots et d'un cercle dans le jardin. Madame y parut en costume de cour avec les bras nus jusqu'à l'épaule, la gorge à moitié sortie et une mouche dessus le sein. La fine beauté qu'elle avait et, aussi, son air d'innocence transportèrent tous les assistants, si bien que M. le lieutenant des gardes, lequel était un peu poète et l'auteur d'une ou deux tragédies, lui marqua par un prompt madrigal combien ce que l'on voyait d'elle venait de lui donner le goût de

connaître ce qu'elle en cachait, et de quelle façon il se sentait désir d'en pratiquer la découverte. Cependant,

madame de Vaucluse, ayant entendu ce bel entretien, en eut les plus grandes vapeurs, et M. le chevalier, étant survenu tout à trac et se trouvant informé du sujet de ces suffocations, faillit à son tour tomber de courroux.

— Monsieur le lieutenant, fit-il, savez-vous que je suis amoureux de madame la maréchale et que je m'en vais vous casser l'os de la tête si vous ne cessez, à l'instant, de l'inciter à la luxure ?

— Tout beau ! monsieur le chevalier, répliqua M. de Florentin, apprenez, pour votre gouverne, qu'étant donné le ton de vos discours je suis contraint de vous couper les oreilles.

Ce disant, il tira son épée, et en aurait fait grand carnage si toute la compagnie, au moment de ce terrible combat, n'était accourue s'y mettre en travers.

Aussitôt que ce fut apaisé et que madame de Vaucluse eut recouvré sa connaissance, on rentra dans le salon, à cause qu'un ouragan soufflait et que la chaleur devenait suffocante ; puis, après qu'on se fut rafraîchi, M. d'Aigremont ayant expliqué qu'il n'est rien, pour calmer les sens et raffermir les esprits, qui soit plus merveilleusement propice que de jouer au jeu de l'oie, on commença de se livrer à ce passe-temps si rempli de sagesse.

Madame y perdit, coup sur coup, les cinq sols qu'elle avait dans sa bourse, et en outre un gage ou discrétion que gagna M. le chevalier ; aussi, comme le soir tombait et pour fuir la fortune contraire, nous prîmes décision d'abandonner cette partie et de remonter à notre chambre.

Mademoiselle Julie nous y étant venue rejoindre :

— Ma cousine, lui dit ma maîtresse, s'il est vrai que cette horrible bataille qui fut sur le point d'arriver entre M. de Palaffre et M. de Florentin ait été causée par la jalousie et la fureur amoureuse, ne devons-nous point supposer que, par l'effet du climat, de la boisson ou des sauces piquantes, les gentilshommes de ce pays-ci sont particulièrement enclins au vice de lubricité ? Sachez donc, en conséquence, que, si vous demeurez plus longtemps à vivre dans cette province, vous attraperez, quelque jour, une grosse fornication, à cause que vous êtes fort belle et avez le sein des mieux faits. Aussi convient-il que vous prépariez, dès demain, un modeste bagage et que vous partiez avec moi quand je rentrerai à la capitale.

— Hélas ! lui répondit-elle, pourquoi faudra-t-il que je reste ici, à me désoler d'être loin de vous, alors que je voudrais tant vous suivre et ne vous quitter jamais !

— Je vois, répliqua Madame, qu'il n'est point de bonheur sur cette terre et que mes yeux et les vôtres, bien qu'ils aimeraient de sourire, ne sont si grands que pour mieux pleurer !

Àces mots, l'on frappa à la porte et un valet, étant entré, remit une lettre à la maréchale, de la part du chevalier. Aussitôt qu'elle l'eut ouverte, elle nous en donna lecture et nous entendîmes ce que voici :

BILLET

Puisque le Dieu de la Fortune a voulu, chère princesse, que vous perdiez un gage au jeu, il faut lui rendre grâces d'avoir choisi pour le gagner celui qui vous aime plus que tout dans ce

monde. Bien d'autres vous auraient pu presser de les payer dans l'instant même, avec quelque baiser qu'ils vous auraient pris ; mais je suis trop bon gentilhomme, et vous accorde crédit jusqu'à ce soir. Je viendrai donc sur la mi-nuit pour régler, en votre appartement, ce compte que j'ai avec vous. Aussi, faites diligence et préparez, à cette intention, le capital avec les intérêts, car je ne suis point assez riche pour en perdre la moindre chose et je vous aime trop furieusement pour pouvoir retarder davantage de toucher à ce qui m'est dû.

— Voilà, ajouta Madame, où nous peuvent mener le désir du lucre et le goût du jeu de hasard !

— Faudra-t-il donc, répondit Mademoiselle, que vous cédiez à tant de frénésie et que j'en périsse de chagrin !

Àces mots, elle la regarda, soupira, pencha la tête et faillit tomber dans une pâmoison.

— Hélas ! s'écria la princesse, comment nous sortir d'un semblable embarras !

Ce disant, elle lui prit la main, y posa doucement les lèvres, et, ayant vu qu'elle pleurait et avait déjà son œil tout rougi :

— Ma cousine, continua-t-elle, apprenez que je veux m'introduire un fer des plus meurtriers par le travers de l'estomac si je vous dois occasionner une aussi cruelle désolation !

— Madame, déclarai-je à mon tour, au lieu que de vous mettre aux cent coups et de vous livrer à ces affreux transports, que ne tenons-nous un conseil pour examiner, à toutes trois, s'il n'est pas quelque moyen fortuit d'arranger un peu cette triste éventualité.

Il y eut aussitôt un assez long débat, où nous vîmes qu'il paraissait possible de coucher mon humble personne à la place de ma maîtresse, laquelle irait dormir dedans mon lit, et qu'à la faveur de la ténèbre et de certains trésors cachés dont j'étais suffisamment

pourvue un petit amoureux de province me pourrait prendre des plus aisément pour une maréchale de France.

— Au surplus, déclara Madame, M. de Palaffre est de belle prestance, et vous en aurez, croyez-moi, du contentement.

En même temps, elle saisit sa plume et composa cette lettre, qui fut portée tout de suite au chevalier :

BILLET

Je sais, monsieur, à quoi l'honneur m'oblige et ce que sont les dettes au jeu ; aussi je vous attends ce soir, à l'heure même que vous m'avez dite, pour vous montrer de quelle façon je veux être bonne payeuse. Vous me rencontrerez dans le lieu où se font de tels règlements, ayant la lumière éteinte, à cause que ma servante se trouve dormir dans un coin de ma chambre et vous pourrait apercevoir. Il nous faudra donc rester en silence et ne dire le moindre mot, ni pousser, surtout, le plus léger soupir, de peur qu'elle n'en soit réveillée et que je n'en perde ma réputation. Au surplus, je vous demande en grâce de tout oublier au plus vite, dès l'instant que vous aurez fini, et de ne m'obliger point à ce que je meure de honte si vous m'en reparliez jamais.

Après que nous eûmes louangé, autant qu'elle en était digne, la puissance de cet excellent écrit et que nous fûmes en toilette, nous descendîmes pour le souper, Madame portant la robe à ra-

mages avec force parures d'or, moi mon petit cotillon court, mon bonnet de dentelle blanche et mes jolis bas couleur de ciel.

Durant tout le temps du repas, M. de Palaffre, de son bout de table, tint les plus superbes discours et montra cette prodigieuse faconde pour laquelle les jeunes garçons s'imaginent capter le cœur des dames ; cependant que la maréchale regardait mademoiselle Julie et lui faisait, dessous son éventail, grande quantité de mines.

On tint ensuite le cercle, et, comme l'on s'était levé fort matin à cause qu'en cette saison les coqs chantent de très bonne heure, chacun s'en alla coucher avant même que minuit sonnât.

Àpeine fûmes-nous dans la chambre que Madame me fit asseoir, se mit à genoux devant moi, éclata de rire et, ayant dénoué mon corsage :

— Mademoiselle Toinon, dit-elle, puisque vous allez, ce soir, faire la princesse à ma place et que vous voici maréchale de France jusqu'aux premiers feux de l'aurore, souffrez

que je sois votre humble servante et vous prépare à cet insigne honneur.

Et, malgré ma supplication, elle me tira les bas, enleva mon ajustement et m'arrosa d'eau de senteur dans tous les endroits où les grandes dames ont coutume d'être parfumées ; puis, m'ayant menée dans son lit et s'étant allée reposer dans le mien, elle me souhaita bonne nuit et souffla la chandelle.

J'étais au moment de céder au sommeil et je commençais à languir quand il se fit un bruit dans le couloir.

— Le voici, me dit Madame à voix basse… Ayez bon courage, petite Toinon !

Je m'apprêtais à lui répondre, mais la porte s'entr'ouvrit et M. le chevalier de Palaffre, très haut et puissant seigneur de Sainte-Carême, Puygouson-Montsalvy, la Capelle et autres lieux, comme je l'ai su, dans la suite, en lisant l'Almanach du Royaume, étant entré dedans la chambre et ayant enlevé son vestiaire, me marqua, par un premier transport, qu'il n'est rien, entre deux draps de fil, qui soit plus semblable à une princesse qu'une belle et jeune servante, et que, suivant le proverbe, à la nuit tous les chats sont gris.

08

e dormais des plus profondément et rêvais que j'étais à la Cour et l'épouse d'un duc et pair, quand certain baiser sur le front m'amena à ouvrir l'œil.

— Mon joli chevalier ! commençai-je…

Mais je m'aperçus qu'il faisait déjà grand jour, que madame la maréchale se trouvait assise sur le bord de mon lit, que sa bouche avait le plus gracieux sourire et que j'étais dedans ses bras.

— Madame, lui dis-je à l'instant, sachez que ce monsieur de Palaffre est un jeune homme de mérite.

— Il est vrai, répondit la princesse, que vous me semblez, ce matin, avoir le visage un peu retourné et le regard dépourvu de flamme.

Àces mots, je lui pris la main et, l'ayant posée contre ma poitrine :

— S'il n'était que cela ! répliquai-je.

Aussitôt, elle poussa un soupir, baissa tristement la tête et demeura un moment sans parole.

— Les pauvres petits ! me dit-elle enfin en versant un grand torrent de larmes.

— Madame, continuai-je, ne pensez-vous point qu'il serait possible de remédier à cet amollissement passager par le moyen d'une ou deux cruches d'eau, laquelle, suivant Hippocrate, est faite en perfection pour nous bien affermir la chair et nous renforcer le sein ?

Sur ce, je sautai de mon lit, courus à la toilette et, ayant usé de ce fameux système, en obtins l'effet que j'attendais.

— Ceci prouve, déclara la princesse, que vous êtes une savante personne et fort experte dans l'art médicinal.

Après cette conclusion, nous fîmes notre habillement et descendîmes dans le jardin, où toute la compagnie, dessous un berceau de feuillage et à l'entour d'une pièce d'eau, prenait le frais en devisant.

Comme M. le chevalier manquait à la réunion, Madame crut bon, par civilité, de connaître de ses nouvelles ; à quoi M. de Cadéfigue répondit que, l'étant allé voir, il l'avait trouvé couché dans son lit, la couverture sur le nez, et atteint de fièvre maligne, de faiblesse dans les esprits et de grande fatigue dorsale, de telle façon qu'il ne pouvait descendre et craignait de trépasser.

— Ne serait-ce point, dit M. de Vaucluse, que ce tendre adolescent aurait attrapé le mal de la peste ou quelque échauffement des entrailles ?

— Le tout est, fit le chapelain, que je m'en vais le confesser sur l'heure et en vue de sa fin dernière.

— Nous voici dans un cruel moment ! soupira M. d'Aigremont.

Et, ayant ouvert son mouchoir afin de sécher ses larmes, il aurait très longuement pleuré, si la princesse n'eût pris soin de faire savoir à la compagnie que M. le maréchal, étant devenu son époux, fut saisi, fort peu de temps après, de ces mêmes terribles douleurs, et qu'il en avait pu guérir par le moyen d'un vin aromatique, d'une légère médecine, et aussi d'un bouillon reconstitutif, façonné à la cannelle, à l'ambre et à la poudre muscade.

Aussitôt que l'on fut rassuré, M. le lieutenant des gardes proposa de partir en campagne avec quantité de coches dans lesquels on s'entasserait, gens, couvert, bouteilles et victuailles, et de s'en aller dîner dans un endroit du voisinage où devait régner un air des plus frais, accompagné de beaucoup d'eaux courantes et de magnifiques ombrages, le tout grandement propice à donner un bel appétit et à propager l'humeur poétique. Il fut donc commandé, sur-le-champ, d'équiper, à cette intention, tout ce qu'on pourrait découvrir de carrosses, et, dès que l'on eut attelé, nous prîmes un joli chemin vert, lequel nous mena, au bout d'une ou deux lieues, dans le plus charmant des bocages du monde.

Il était justement midi, et nous fîmes sans retard usage d'un chapon, d'une toise de saucisse à l'ail et d'une substantielle galette, fort lourde, à la vérité, mais dont, en cette circonstance, énormément de vin blanc mousseux facilita le passage.

Àla suite d'un tel festin, il nous arriva, comme il est juste, un certain tournement de

tête, et nous décidâmes d'attendre, en nous reposant dessus l'herbe fraîche, que cette

espèce de vapeur qui provient de la bonne chère et de l'emploi des boissons gazeuses eût fini de se dissiper. M. le vicomte alluma sa pipe ; M. d'Aigremont imita le rossignol avec un bout de branchage qu'il tailla en façon de flûte, et, M. le marquis ayant entrepris de ronfler, madame son épouse attrapa M. de Florentin et se mit, malgré sa résistance, à lui tortiller le poil de la lèvre.

Cependant, la maréchale et mademoiselle Julie, ne se sentant point portées au sommeil à cause que leur complexion réclamait force mouvement au sortir d'un aussi beau repas, décidèrent de pousser, toutes seules, jusqu'au bois le plus voisin, afin de savoir s'il était possible d'y trouver quelque fleur champêtre, et, en outre, d'y cueillir la fraise.

Dès qu'elles furent parties et que M. d'Aigremont eut posé son chalumeau et terminé son concert, le silence de ces lieux, la chaleur qui descendait du ciel et, en plus, l'effet de l'ivrognerie, firent tant que chacun de nous, l'un après l'autre et sans le vouloir, commença de dormir dans son coin. Pour ma part, couchée au pied d'une haie, dessus un gazon semé de pâquerettes, et mes jambes levées en l'air dans le but de sentir le vent me passer

par-dessous le jupon, ce qui est extrêmement salutaire au temps de la canicule, je goûtais le plus doux repos quand un éclat de la foudre, accompagné d'une horrible tempête, me réveilla sans dire gare.

Juste comme je rouvrais les yeux, je vis madame la princesse et mademoiselle Julie qui accouraient de leur bocage, les cheveux dénoués, la robe couverte de pluie et, à cause que cet ouragan les avait sans doute saisies dans le plein d'un de ses tourbillons, la guimpe en un tel désordre que l'on découvrait, entre les dentelles, les bouts roses de leurs seins.

— Holà !... Holà !... nous crièrent-elles. Hâtez-vous !... Voici venir l'orage !

L'assemblée se leva vivement et, s'étant étiré les bras et secoué les habits, courut du côté des carrosses, lesquels attendaient, au bord de la route, le moment de rentrer au château.

Durant ce morceau de chemin qui se fit à travers la campagne et en remontant la colline, l'aquilon redoubla de fureur et devint tout à fait déchaîné, si bien que ma bonne maîtresse en eut un moment par-dessus la tête tant sa jupe que son cotillon, et sans doute un bout de sa chemise.

— Bravo !... cria M. de Florentin qui marchait à trente pas derrière. Voici un charmant point de vue et des plus fertiles en pittoresque !

— Ayez soin de retourner la tête, répliqua Madame de dessous le flot de ses dentelles, car, sachez-le, je vous défends de me le regarder !

Au reste, les éléments ayant cessé de la

poursuivre, tout cela se remit en ordre au moment qu'elle achevait ces mots, de telle façon que, ce spectacle n'étant apparu que comme un éclair, elle n'eut point occasion d'être examinée dans tout son détail ni même le temps d'en rougir.

Une fois dans notre voiture où mademoiselle Julie, M. le vicomte et le marquis de Vaucluse avaient également pris place, nous épongeâmes notre robe, et, afin d'animer le discours et ne point prêter attention à ce que, durant que les chevaux trottaient, il nous arrivait force fange par un trou de la portière, nous célébrâmes avec feu les plaisirs de cette agréable journée, la douceur des divertissements champêtres et les multiples beautés de la nature.

Durant ce panégyrique, mademoiselle Julie demeura dans son coin de carrosse, les yeux à demi fermés et sans ouvrir, une seule fois, la bouche : ce que voyant, M. de Cadéfigue nous en fit réflexion.

— Cette intéressante personne, dit-il en la regardant, me semble attaquée par un grave malaise et prête à perdre ses esprits.

— Ne convient-il pas, proposa M. de Vaucluse, que, suivant l'opinion des hommes de l'art, nous lui chatouillions la plante des pieds ou tel autre de ses endroits sensibles, de manière qu'elle en soit ranimée ?

— Que voilà de méchants remèdes, déclara Madame en haussant les épaules, pour une petite vapeur confluente que lui ont occasionnée, sans nul doute, le climat suffocant d'aujourd'hui, l'abondance des nourritures, et peut-être bien quelque émotion ou fatigue passagère qui lui pourrait être arrivée.

Ce disant, elle prit sa tête, la posa dessus sa gorge et la baisa si délicatement qu'elle s'en trouva ragaillardie et nous adressa le plus gentil sourire.

— Ma cousine, s'écria-t-elle aussitôt qu'elle eut sa connaissance, sachez qu'il n'est rien qui me plaise tant que de reposer entre vos bras, à cause, d'abord, que je vous aime plus que toute chose sur la terre et, en outre, que je sens ainsi votre sein bien gonflé et tout rond dessous ma joue.

— Ma douce Julie, soupira Madame, vous parlez, ce soir, comme Cupidon en personne !

Devant ce tableau de tant d'innocence, de bonté et d'attendrissement, ces messieurs, se trouvant transportés, ne purent contenir leurs larmes.

— Milo Dious ! s'écria le vicomte, qu'ai-je donc qui me remue la fibre ?

— Soyons forts ! conclut M. de Vaucluse en s'essuyant le pourtour de l'œil.

Cependant, madame la princesse, sans songer à l'émotion qu'eût pu procurer un semblable spectacle à des âmes si grandement sensibles, prit sa cousine par la taille, la serra contre sa poitrine, lui donna tous ces gentils baisers qu'on est en droit de faire aux demoiselles, et lui tint les plus mignons discours, jusqu'au temps que nous arrivâmes devant le perron du château.

09

e soir de cette journée, et à cause qu'après tant de pluie une épouvantable douleur nous était descendue sur les reins, il fut très sagement décidé d'abandonner, pour une fois, le menuet et

la gavotte, et d'organiser un grand jeu d'esprit, amusement fort pacifique et bien propre à reposer la jambe.

Assis tout à l'entour de la salle, ces dames et ces messieurs se travaillaient donc la cervelle afin d'en tirer quelques inventions, lorsque, le premier, M. le chapelain lut une espèce de rondeau en l'honneur des quatre évangélistes, lequel fut trouvé empreint d'une saveur substantielle et marqué au coin du plus étincelant génie.

— J'aime, déclara madame d'Ortolan, ce genre d'œuvres didactiques qui nous laissent l'humeur en repos et ne brusquent point la digestion.

— Assurément, dit M. de Cadéfigue, mais ne pourrait-on point penser…

— Mon cousin, interrompit la douairière, gardez vos objections et faites, je vous en prie, silence !

Cependant, comme M. l'abbé s'était levé à nouveau, et tout fier d'un pareil accueil, pour nous imposer, cette fois, une élégie sur le sujet du purgatoire, des limbes et du feu éternel, il se fit un tel bâillement dans les rangs de la noble assemblée qu'il perdit, tout à coup, contenance et retomba dans son fauteuil.

On mit à profit, comme on le peut penser, cet événement imprévu pour changer le ton de la causerie et rentrer dans le badinage. Tour à tour, le marquis, le vicomte et M. d'Aigremont eurent droit à l'applaudissement et furent comblés de louanges ; mais toute la société devint plus attentive encore lorsque M. de Florentin, s'étant passé la main dedans la perruque et ayant pris

place au milieu du cercle, nous annonça, avec l'air inspiré, un impromptu de sa façon et qu'il venait de composer sur l'heure.

— C'est, commença-t-il, une devinette…

Et, après qu'il eut toussé, tiré sa veste et frisé sa fine moustache, il nous récita les beaux vers que voici :

ÉNIGME

Je n'aime qu'un visage, hélas ! dessus la terre,
Et peut-être jamais ne sera-t-il permis
Que je le baise autant que je le voudrais faire,
Et j'en devrai mourir d'amour et de soucis.
Un aquilon m'en a dévoilé le mystère
Et montré, malgré vous, les charmes arrondis…
Belle Iris, devinez pourquoi je désespère
Et quel est ce visage auquel je me suis pris !
Êtes-vous donc pareille aux femmes de Turquie,
Que vous nous le cachiez sous tant de lingerie
Et ne le montriez point à l'appel de ces vers ?
Mais vous tremblez !… Et c'est raison, car, je l'avoue,
Après l'avoir baisé bien fort sur chaque joue,
Je vous y passerais mon poignard au travers !

— Quelle horreur ! me dit Madame à voix basse, et en souriant dessous son éventail.

— Ce sont là, lui répondis-je, de très mauvaises intentions et le fait de l'âme la plus inhumaine.

Cependant, toute l'assistance, ayant applaudi ce sonnet, se rompait vainement les esprits pour en découvrir le sens.

— Iris ?… demanda madame de Vaucluse avec un accent courroucé et l'œil luisant de mille feux terribles, quelle est donc encore cette jeune personne-là ?

— Pour ma part, dit la douairière, je me flatte d'avoir deviné, tout au moins, la chose principale, soit, premièrement, que notre poète se trouve fort animé à l'endroit de certaine cruelle, et, en second lieu, qu'il lui veut marquer par un trait significatif jusqu'à quel mouvement colérique ses rigueurs le pourraient conduire.

Àces mots, messieurs d'Aigremont, de Vaucluse et de Cadéfigue éclatèrent, chacun dans leur coin, ce qui fit que la maréchale, étant devenue toute cramoisie et tremblant que son embarras leur fournît la clé de l'affaire, prit prétexte d'une douleur de tête qui, justement, venait de l'accabler, pour se lever de sa chaise et leur tirer sa révérence.

L'instant d'après, dans notre appartement et avant que de nous dévêtir, nous nous occupâmes de sortir le suc de cette triste aventure.

— Toinon, commença ma maîtresse, vous venez de voir combien les hommes sont impudiques et pétris de grossièreté !

— Je reconnais, lui répondis-je, qu'ils ont dans le tempérament une ardeur noirâtre, malsaine et libidineuse, et que, même quand ils sacrifient aux règles de l'art poétique, ils ne peuvent point réussir à tempérer cette grosse chaleur qui brûle leurs parties naturelles.

— Voilà qui est finement observé, déclara Madame en me serrant la main, et digne d'être imprimé dans un livre !

— Au contraire, continuai-je, s'il est vrai qu'en certains cas fortuits il nous ait pu advenir de céder à la démangeaison, on a cependant reconnu que le propre de l'instinct des dames est de se tenir vertueuses, pudibondes et bien rafraîchies ; ce pourquoi elles sont tant portées à pratiquer l'amour platonique, lequel, conduit avec discernement, les peut contenter aux endroits qu'il faut sans risques de péché mortel ni de mal napolitain.

— Toinon, approuva la princesse, vous parlez de judicieuse façon et j'aurais, je vous l'avoue sans nul détour, le plus excellent plaisir à vous écouter jusques à l'aurore, si je n'étais point rompue de lassitude et désireuse de dormir.

Aussitôt je lui délaçai le devant de son corsage, sur quoi les deux beaux prisonniers qui languissaient dans ses dentelles s'évadèrent de leur cachot et, au travers des rubans dénoués, mirent le nez à la fenêtre.

Une fois que son vestiaire fut tombé à l'entour de ses pieds et qu'elle se trouva sans le moindre voile, je m'agenouillai derrière elle

afin d'enlever la mouche secrète dont j'ornais, chaque jour, dans le cas d'une attaque imprévue, certain coin mystérieux de sa personne.

Tout entière à ce délicat travail, je négligeais le spectacle qui se déroulait au-devant de moi, lorsque, dans le moment qu'elle se baissa pour se tirer la chaussure, j'eus à deux pouces du visage le plus magnifique de tous ses trésors.

Je prenais plaisir à le considérer, émue de le sentir aussi proche, quand, palpitante d'effroi, j'aperçus, sur le blanc de sa

peau, une rougeur qu'une dent cruelle avait laissée dans le lieu de sa chair la plus délicate.

— Hélas ! madame, m'écriai-je, savez-vous que vous fûtes mordue près d'un point extrêmement vulnérable, et grâce auquel le venin vous eût pu pénétrer dans le corps directement et par une voie sûre !

— Serait-il vrai ?... demanda-t-elle.

Et, après s'être rendu compte, par le moyen du toucher et l'emploi d'un miroir de poche, de l'importance du désastre :

— Cela doit être, reprit Madame, quelque mauvais animal carnassier qui m'aura, sans que j'y aie pris garde et durant que je me promenais, surprise inopinément et attaquée par le dessous.

— Quel horrible malheur !... répliquai-je en donnant cours à mes sanglots.

Mais elle ne put tenir son sourire ; elle me releva, essuya mes larmes et me fit, d'une voix tremblante, certain aveu des plus explicatifs touchant ladite blessure.

— La vilaine Julie !... m'écriai-je.

— Chut... ajouta-t-elle, un doigt devant la bouche, attendez que vous sachiez la fin.

Et, s'étant assise à côté de moi, toute rose dedans ses bas blancs, elle mit son front sur mon épaule, chercha ses mots, poussa un long soupir ; après quoi, ayant repris le souffle et retrouvé son courage, elle me conta, dans le trou de l'oreille, la fin de cette furtive aventure, que je ne répéterai point.

10

l y eut, les jours qui suivirent, d'importantes chasses au lapin. Montés sur les chevaux de la ferme et munis d'armes à feu, ces messieurs, suivis du chevalier dont les forces étaient revenues, firent, de l'aube au soir, retentir les champs d'alentour du fracas de la poudre de guerre.

Restées seules dedans le château et tandis que M. l'abbé, avec madame d'Ortolan, s'occupait, au fond du jardin, de cultiver la tulipe, la maréchale, mademoiselle Julie, madame de Vaucluse et moi-même inventâmes cent moyens divers pour tromper ce terrible ennui que procure aux femmes délicates l'absence du sexe fort.

Premièrement, Mademoiselle ayant, à cause de la peur qu'elle ressentait dans la solitude, décidé de coucher désormais avec madame la princesse, on convint que notre appartement deviendrait lieu de réunion et que madame la marquise, aussitôt qu'elle serait levée, s'y rendrait, chaque matin et en toilette légère, afin qu'on y tînt une causerie et qu'il y eût façon de cercle.

Ce fut ainsi qu'une fois, alors que nous avions épuisé les charmes de pigeon-vole et tous ces plaisirs innocents qui sont bons pour lasser, à la fin, les plus robustes caractères, nous jugeâmes qu'il était possible d'obtenir quelque distraction en organisant, suivant la mode antique, un grand concours de beauté, de telle sorte que, ces dames s'étant habillées en déesses, je les pusse voir dans leur détail et leur décerner la palme, comme, autrefois, le fameux berger Pâris.

Chose dite, chose aussitôt faite. Les chemises s'envolèrent, et, sans prendre même le temps d'enlever leurs bas, la princesse et madame de Vaucluse, toutes brûlantes d'amour-propre et piquées d'une juste émulation, entreprirent de me détailler leurs charmes les plus méritoires.

— N'est-il point exact, commença Madame,

que les deux bijoux que voici ont grande chance de gagner la médaille ?

— Je reconnais, lui répliquai-je, qu'ils se trouvent extrêmement durs, blancs comme lys, doux comme soie, et juste assez rebondis pour remplir la main d'un honnête homme. Ce sont là, pour eux, de bonnes qualités.

— Les miens, interrompit la marquise, bien que d'excellente tournure, pèchent, je le concède, par leur taille un tantinet massive, et peut-être, au surplus, par un peu de débordement ; mais il s'agit d'examiner si, pour certains amateurs doublés de gens d'appétit, la qualité de ce morceau vaut mieux que sa quantité !

— Ma parole ! ricana la princesse, c'est à vous tuer de rire !

Et il s'ensuivit un assez long débat sur le sujet d'établir en quelle façon une pareille abondance pouvait être goûtée du vulgaire et s'il les vaut mieux pomme ou poire.

Durant cette escarmouche et comme madame de Vaucluse s'était installée à genoux sur le lit pour nous permettre de juger un autre endroit de sa personne, qu'elle avait, au reste, des plus magnifiquement disposés, Mademoiselle, fort émue d'être considérée, ainsi, dans son naturel, se livrait à ces mille manières que

l'on nomme tortillements, et, les doigts noués sur la poitrine, baissait chastement les yeux.

— Ma charmante Julie, s'écria Madame en la saisissant par le poignet, outre que, pour ma part et à cause que nous sommes liées par le cousinage, il a pu m'être permis de connaître, en y promenant la main, quelles formes sont les vôtres, pensez-vous que madame la marquise et ma servante Marie-Toinon n'aient pas dès longtemps deviné, aux rondeurs de votre corsage, les merveilles de son contenu ? Cessez donc de nous les dissimuler et tâchez de demeurer tranquille !

Ce disant, elle lui ouvrit les bras, et nous pûmes voir deux jolis globes fort ronds et aussi blancs que nacre, dont la pointe nous montrait le ciel.

— Sont-ils mignons !... s'exclama madame de Vaucluse, qui, sans nous tenir rigueur de l'avoir abandonnée au milieu de son beau point de vue, s'était levée pour jouir du spectacle.

Et elle les prit entre ses mains afin de les mieux admirer.

— De grâce... supplia Mademoiselle, ne les caressez point ainsi, ou je vais crier, malgré moi, et causer le plus affreux tapage !

Àpeine elle achevait ces mots qu'il lui vint une vapeur subite, dont elle tomba, défaillante, dans un fauteuil qui se trouvait là.

— Quelle délicate nature ! dit madame la marquise.

— Voilà, répliqua la princesse, ce que vaut aux jeunes personnes d'avoir le cœur trop grandement sensible !

Cependant, cet événement nous ayant fait perdre une heure à déboucher du vinaigre et à remuer des flacons de sels, nous en-

tendîmes, brusquement, sonner les douze coups de midi.

— Holà, ma charmante Julie !... s'écria la maréchale, relevez-vous sur-le-champ, je vous en conjure, et finissez de tourner l'œil, car, en sus que madame la douairière, notre tante, nous attend pour se mettre à table, je sens une odeur de chapon truffé qui passe par le trou de la serrure et m'excite fortement l'appétit.

— Cela est vrai, dit Mademoiselle en reprenant connaissance.

— Hélas !... soupira la marquise, que n'avons-nous pu terminer le concours et savoir qui, de vous ou de moi, l'emportera sur le chapitre de la beauté principale, c'est-à-dire celui du fondement !

— Juste Ciel, répliqua la princesse, comment avez-vous le front d'oser discourir de la sorte, dans l'instant que le rôti se brûle !

Et toutes trois, vitement, remirent dessous leurs dentelles les tendres héros de cet aimable tournoi, certains tout blancs, certains tout roses, et quelques-uns, aussi, bruns ou blonds.

11

ependant, la fin de l'été arrivant et madame la douairière ayant fait comprendre dans les termes les plus courtois que sa réserve de volailles commençait d'être fort épuisée, monsieur, madame de Vaucluse et le comte de Florentin s'aperçurent, un beau jour, que cette petite semaine qu'ils devaient passer avec nous avait eu,

au moins, cinq ou six dimanches, et songèrent enfin à vider le camp.

Ce furent des adieux solennels. Le marquis, perché sur le siège au côté du cocher, et sa vertueuse épouse avec le lieutenant des gardes dans l'intérieur du carrosse, nous comblèrent, au moment qu'ils s'en allaient, des plus abondantes salutations. On agita force mouchoirs, les regards se mouillèrent de larmes ; puis, l'équipage ayant disparu au bout de l'allée principale, chacun de ceux qui restaient rengaina son émotion et reconnut aussitôt combien, des trois voyageurs qui venaient de prendre la route, l'un avait l'esprit incivil et tourné vers la grossièreté, l'autre apparemment la jambe assez facile, et le dernier plus que le nécessaire pour mériter le cocuage.

Ce sont là de ces jugements par lesquels, dès que l'on a le dos tourné, nos amis font un juste équilibre à toutes les douceurs superfines dont jusques à l'heure de notre départ ils ont bien voulu nous combler.

Les jours passèrent, ensuite, réguliers et sans le moindre tapage. M. d'Aigremont, sa ligne en main, s'en fut taquiner la carpe ; le vicomte, dévoré d'une vive humeur botanique, s'adjoignit à M. l'abbé pour soigner la rose de Hollande, la marjolaine et la tomate ; et le pauvre chevalier, en butte aux rigueurs de

Madame et travaillé par l'âcreté de son sang, résolut de courir le pays afin de trouver, s'il était possible, dans le commerce des fermières, de quoi ne se point trop dessécher d'amour.

Nous vécûmes donc fort tranquilles, la maréchale, Mademoiselle et moi, en personnes vertueuses et bien à l'abri des galants. Nous exécutions de grands travaux d'aiguille, jouions des airs au

clavecin, allions quelquefois dans les prés d'alentour entendre chanter la fauvette, toutes choses des plus innocentes et propres à garder le cœur en repos ; après quoi, aussitôt qu'on avait soupé et qu'on était remonté à la chambre, je préparais l'eau de senteur, ouvrais le lit, faisais le petit ménage, et, ma maîtresse ayant remarqué, depuis que sa jeune cousine s'était mise à coucher auprès d'elle, qu'il était désormais superflu de me garder dans son appartement, à cause, surtout, que leurs causeries me pourraient troubler le sommeil, je baisais les mains de ces dames et m'en allais, au fond du vestibule, dormir dans un étroit réduit.

Tout marchait donc pour le mieux, quand, un matin, au moment que j'entrais chez Madame afin de la réveiller, je fus des plus terriblement surprise de la trouver déjà hors de son lit, les cheveux en désordre et les mains tremblantes de fureur.

— Dieu vivant ! fis-je, bouleversée, que vous est-il donc survenu ?

— Chut… ne criez point aussi fort ! me

dit-elle en montrant sa compagne qui dormait

encore, couchée le dos en l'air, et laissait voir, d'entre les draps, des beautés à vous remuer l'âme.

Et elle s'avança au-devant de moi, me conduisit jusqu'à la fenêtre, et, s'étant retroussé la manche, offrit à mon regard quantité de légères blessures dont son bras était ravagé.

— Voilà bien un triste spectacle, lui dis-je, et d'où il appert clairement que vous avez dû livrer quelque bataille.

— Épouvantable souvenir !… s'écria-t-elle en agitant fébrilement les mains.

— Serait-ce, continuai-je, que, profitant de la ténèbre nocturne, un brigand de mœurs homicides vous aurait assaillies, tout à coup, et voulu passer au carnage ?

— S'il n'était que cela !… répondit-elle… Écoutez cet épouvantable récit… Nous venions donc de fermer l'œil et étions demi-assoupies quand un bruit m'arracha au sommeil. Soudain, un quidam, traversant la chambre et butant contre le mobilier, fait irruption dans notre couche !… J'étends, aussitôt, la main… J'étends la main, vous dis-je, et je sens…

— Un poignard meurtrier…

— Point du tout !… Ne devinez-vous pas ?

Et elle me glissa dans l'oreille certain mot dont je manquai de rougir.

— Il vaut mieux ainsi ! soupirai-je.

— Mademoiselle Toinon, gronda-t-elle, ne dites point des choses malséantes… Le tout est que je frémis d'effroi et, secouant ma jeune

cousine : « Holà ! Julie, m'écriai-je, c'est l'instant de serrer les genoux ! » En même temps, j'engageai le combat, duquel, par le fait de notre savante stratégie, nous sortîmes victorieuses. Dès qu'il fut essoufflé et réduit à battre la retraite, l'assaillant résolut de s'enfuir ; mais je le saisis par son vêtement, lequel n'était, au reste, composé que d'une modeste chemise, et, Mademoiselle ayant allumé, nous le pûmes connaître et l'accabler à bon escient

du plus vif vocabulaire. « Homme de peu de foi, l'appelâmes-nous, dangereux fornicateur, personnage extrêmement lubrique, rebut de tous les chevaliers ! »

— Par sainte Toinon ma patronne !... lui demandai-je, c'était donc M. de Palaffre ?

— En personne ! reprit-elle.

Àces mots, elle s'assit, demeura un moment sans parole, la poitrine agitée, puis, ayant recouvré le calme :

— Maintenant, ajouta-t-elle, versez-moi par le travers de la figure un liquide rafraîchissant et mettez ordre à mes cheveux. Je suppose que cela me ranimera.

Nous gagnâmes donc la toilette, et je commençai son habillement.

— Quelle engeance, soupira-t-elle durant que je la coiffais, que celle des garçons de vingt ans !... Tout en eux est mauvais instinct, débordement, chaleur intempestive ! Parlez-moi de ces hommes d'âge qui, possédant une humeur moins ardente et l'esprit philosophique, se savent satisfaire de peu et se déclarer au pinacle s'ils arrivent à nous passer, par surprise, la main sur les estomacs et à nous tâter le giron.

Àl'instant qu'elle se taisait, mademoiselle Julie s'éveilla, sauta du lit et accourut s'asseoir près de nous. Je m'occupai d'elle à son tour, lui passai ses bas, ses jarretières, et cachai sous quantité de rouge la pâleur dont ces émotions terribles avaient imprégné son visage.

La toilette finie, nous descendîmes dans l'enclos, où nous trouvâmes toute la société

juchée sur de longues échelles et appliquée à cueillir force raisins muscats à la treille.

Sitôt qu'il nous vit arriver, M. le vicomte, de tant de hauteur, baissa ses regards vers la terre.

— Ma cousine, dit-il à Madame, bien que, présentement, nous paraissions brûler d'une flamme toute bucolique et cédions à notre gourmandise, sachez que nous avons sujet de verser les plus grands flots de larmes !

— Tout, ajouta M. le chapelain en se choisissant une grappe, n'est que traverse ici-bas !

— Je venais donc, ce matin, reprit M. de Cadéfigue, de m'éveiller paisiblement, et fumais à peine une première pipe, lorsque M. le chevalier, l'œil noirâtre et les membres en trépidation, entra sans frapper dans ma chambre. « Maudissez-moi !... fit-il dès l'abord, car j'ai manqué, durant cette nuit et par une méchante entreprise, déshonorer notre illustre maison ; ce pourquoi je vous dis mes adieux et cours équiper, de ce pas, un cheval extrêmement rapide afin de fuir au plus vite les lieux de mon forfait et gagner le prochain port de mer, d'où je me rendrai dans quelque pays des Amériques terminer ma vie loin du monde ! » À l'instant qu'il eut achevé, il partit comme il était venu, et, me penchant à la fenêtre, je le pus voir pénétrer dans la ferme, enfourcher ma jument, la Poulote, puis disparaître à l'horizon sans entendre mes appels déchirants.

— C'est en vain, reprit M. l'abbé, que, sous prétexte de confesse, j'ai, sans retard, sondé les reins des servantes et que M. d'Aigremont interrogea, de façon solennelle, le reste de la livrée. Nul n'a rien vu, rien entendu et ne sait de quel crime il s'agit.

— Il y a là quelque mystère, répondit simplement la princesse.

— Si bien, conclut madame d'Ortolan, que je crains pour mon infortuné neveu qu'une fièvre nocturne ne lui ait retourné les nerfs et n'ait troublé le suc de la cervelle.

— Le tout est qu'il a fichu son camp, riposta M. le vicomte d'une voix entrecoupée, et qu'il est perdu pour toujours !

— Que diable ! observa la douairière, pourquoi prendre un ton si désolé ! Le chagrin qu'on a du départ des gens précipita-t-il jamais leur retour ! N'y pensons donc point, croyez-moi, davantage, et prions le Tout-Puissant qu'il nous octroie suffisamment de stoïcisme pour nous consoler au plus tôt.

— Madame, dit le chapelain, nous donne, par ces paroles, un exemple de résignation qu'il convient de célébrer sans réserve.

— C'est justice ! fit la maréchale.

— Pauvre chevalier, soupirai-je tout bas, mon pauvre petit chevalier !

Et chacun, ayant essuyé sa paupière et recouvré son bel appétit, oublia, au moins pour un moment, quelle peine lui cuisait le cœur, et reprit sur son échelle le cours de sa collation.

Ce fut, à dater de ce matin-là, une vie fertile en délices. Madame, à l'abri désormais des incursions de M. de Palaffre, recom-

mença, en compagnie de Mademoiselle, ses promenades dans les bois d'alentour. Elles partaient, chaque après-midi, en robe de finette blanche et chapeau de soleil ; suivaient, premièrement, côte à côte, l'allée qui mène à la grand'route ; puis, se tenant par la taille comme c'est coutume aux tendres amies, montaient par les chemins couverts où les regards du vulgaire ne les pouvaient apercevoir. La nuit venue, je m'asseyais sur un banc au-devant de l'entrée de la grille, pour y attendre leur retour et rétablir leur ajustement dans le cas où la chaleur de la journée les eût forcées à

dégrafer leur corsage et à défaire leur coiffure.

— Ma bonne Toinon, me disait quelquefois la princesse durant que je renouais ainsi les rubans de sa chemise et mettais ordre à ses cheveux blonds, apprenez que j'ai le cœur tout rempli de félicité !

— Il est vrai, lui répondais-je, que rien n'est plus doux sur cette terre et plus propice à vous procurer plaisir que de mener cette vie de campagne, d'entendre le rossignol et de passer le temps, loin du tumulte de la ville, à courir les prés et les bocages. Je comprends que vous ayez grande joie.

Alors elle tournait la tête, regardait Mademoiselle et faisait la plus jolie mine.

D'autres soirs, étant dedans sa chambre, elle pâlissait tout à coup, tombait sur quelque fauteuil, mettait son front entre ses mains et sanglotait jusqu'à perdre le souffle.

— Madame, lui disais-je alors, pourquoi faut-il que l'on pleure même quand on est heureuse ?

— C'est à cause, me répondait-elle, que rien ne dure en ce monde.

Mais sa cousine ouvrait la porte, entrait sans bruit, la venait baiser dessus le front, et je voyais son visage reprendre la couleur des roses et ses yeux sourire, vitement, au travers de toutes leurs larmes.

12

ous menions, de cette façon, la plus douce vie qui se puisse couler sur la terre et faisions mille gentils projets, quand, un soir que nous étions assises avec la compagnie dessous les ormeaux de la cour et prenions tranquillement le frais, nous vîmes un cavalier déboucher du fond de l'avenue et s'arrêter devant la grille.

C'était, comme je le pus connaître à cause de l'habitude qu'en ma qualité de fille de chambre j'avais des mœurs militaires, un bas officier du régiment Royal-Lorraine, lequel porte la culotte blanche, la veste bleue à revers de velours noir, la botte à la Catinat et la moustache retroussée.

Aussitôt qu'il fut introduit et descendu de cheval, il demanda que la princesse le daignât écouter sur-le-champ ; puis, ayant secoué son habit afin d'en chasser la poussière et s'étant enlevé le chapeau :

— Madame, lui commença-t-il penché

jusqu'au ras du sol, je viens de la part de monsieur votre époux vous apporter un pressant message.

En même temps il fouilla dans ses poches, et lui remit cette lettre dont elle nous donna lecture d'un accent désolé :

BILLET

J'ai livré, madame, plus de vingt meurtrières batailles ; j'ai massacré l'ennemi, brûlé un certain nombre de villes, forcé maint retranchement et réuni une prodigieuse quantité de butin ; de telle manière que, la conquête se trouvant achevée, je rentre à la capitale. Veuillez songer, en conséquence, à m'y joindre sans délai pour partager l'éclat de mon triomphe et me donner le plaisir de vous revoir.

— Comment se peut-il, demanda Madame dès qu'elle eut déchiré ce papier, qu'une aussi fameuse campagne ait été finie aussi rapidement ? Il ne restait plus, que diable ! aucune autre citadelle à prendre ni personne à tailler en morceaux ?... Voilà bien une petite guerre, et dont on fera gorges chaudes !

— Sous le feu roi, dit M. d'Aigremont en haussant les épaules, il en arrivait, Dieu merci, d'autre sorte. On savait, au moins, vous fusiller les gens tant qu'il restait un grain de poudre !

— Sacrebleu !... s'écria le bas officier, cela donne plaisir à entendre !

Cependant, madame la princesse et mademoiselle Julie s'étant levées fort précipitamment et ayant regagné leur chambre, je profitai pour courir après elles de l'instant où l'on offrit à boire à l'envoyé du maréchal et où M. d'Aigremont, caressant sa barbiche blanche, commença de raconter ses campagnes et le sac qui se fit, sous le Cardinal, de la ville des Rochelais.

— Aimable Toinon, me dit ma maîtresse aussitôt que j'eus poussé sa porte, vous tombez justement à propos pour aider ma pauvre cousine à sécher le fleuve de mes larmes. Je pleure, vous vous en rendez compte, de la plus abondante façon, et son mouchoir se trouve être déjà plus qu'à demi détrempé à force d'étancher ma paupière !

Àces mots, je tombai à genoux, lui pris les mains, les caressai, puis la baisai dessus les yeux sans prononcer une seule parole, tellement tant de désolation me mettait la tête en déroute.

— Il me faudra donc partir de ces lieux, ajouta-t-elle entre deux sanglots, vous quitter, ma divine Julie, et vous perdre sans retour !

— Hélas !... lui répondit Mademoiselle, c'eût été si douce fortune de demeurer, ma vie durant, auprès de votre personne, loin du commerce du monde et, surtout, de monsieur votre époux !

— Maudit !... s'écria la princesse, maudit soit l'état de mariage !

Ce disant, elle se leva et, saisie d'une ardeur héroïque, fut ouvrir le cabinet dans lequel suspendaient ses robes, et, les ayant lancées sur le carreau avec toutes ses frivolités, tant

bas de soie couleur gorge de nymphe et rubans de tour de col que jarretières à boucles de vermeil, me pria, d'un ton déchirant, de lui préparer son bagage ; après quoi, appelant un valet, elle ordonna qu'il courût, aussitôt, apprendre aux gens de l'écurie qu'elle partirait dès le lendemain et qu'ils eussent, en conséquence, à atteler le carrosse au moment même que le jour paraîtrait.

Le souper qui suivit se passa des plus tristement. Madame la douairière, malgré la quantité de vin dont elle usa, dans cette circonstance, pour tâcher de se mieux soutenir, fut sur le point d'entrer en pâmoison quand la princesse lui fit connaître qu'afin de combler sans retard les désirs d'un intraitable époux elle allait prendre congé d'elle aux premières lueurs du matin. Le vicomte et M. d'Aigremont se perdirent en un grand flot de discours où chacun jura à Madame de ne l'oublier jamais, et M. le chapelain, ayant levé les yeux vers le ciel, couvrit de fleurs oratoires ces fortes femmes dont parle la Sainte Écriture et qu'une jeune maréchale de France était en passe d'égaler, du moment que, par tant de presse à se rendre aux vœux de son mari, elle se montrait, comme elles, imprégnée de chaleur conjugale et confite en obédience.

Àla fin de cette rhétorique, tout le monde se trouvant accablé d'un lourd sommeil, on monta vitement se coucher.

— Hélas !... Hélas !... dit la princesse d'une voix languissante quand elle eut refermé sa porte... Voici donc la dernière nuit !

— Le bonheur est chose passagère ! soupira Mademoiselle en cachant son visage dans ses mains.

Sur quoi, j'enlevai leur toilette, leur passai la chemise de soir et, les ayant bordées dedans les draps :

— Au lieu que de pousser, dis-je respectueusement à Madame à l'instant que je sortais de la chambre, tous ces épouvantables cris, que ne songez-vous que nous partons demain retrouver monsieur le maréchal, lequel, revenant des camps où le beau sexe fait presque totalement défaut, doit brûler, sans doute, à l'endroit

de votre personne d'une chaleur miraculeuse ? Voilà qui devrait suffire à vous conserver en gaîté !

— Ma petite Toinon, répliqua-t-elle, je commence à deviner que vous n'entendez rien à la vie…

13

e lendemain, sitôt que le premier coq eut chanté et comme le postillon sifflait déjà, au milieu de la cour, une espèce de marche guerrière et faisait claquer son fouet pour donner patience aux chevaux, je courus réveiller ma maîtresse.

— Holà !… lui criai-je au travers de la porte… L'équipage est prêt à partir !

Àces mots, sans attendre réponse, je pénétrai dans la chambre, ouvris la fenêtre et, m'étant avancée jusques à côté du lit, m'aperçus que Madame et Mademoiselle dormaient encore, serrées l'une contre l'autre et du plus innocent des sommeils.

— Ne portez point attention, me dit d'abord la princesse au moment qu'elle cligna des yeux, à ce que nous sommes présentement sans chemises et avons la chevelure en désordre. Cela provient de quantité de mauvais rêves, lesquels, engendrés par la fermentation du chagrin, nous ont envahi les esprits et occasionné beaucoup d'ébranlement.

Ayant ainsi parlé, elle se leva, en proie à la plus folle douleur, se voulut habiller elle-même, laça son corsage de travers, et ayant omis, dans le fort de son trouble, certain détail de sa toilette du

genre des débarbouillements, s'avisa d'y revenir alors qu'elle était déjà vêtue, de telle façon que, sa robe ne se trouvant point suffisamment retroussée et la gênant dans ce gentil petit travail, son petit cotillon de dessous trempa dans l'eau de senteur et ses bas furent de la baignade. À la vue d'un pareil désastre, je me préparais à pousser de grands cris, quand, s'étant installée au soleil et en position convenable devant la croisée, elle me fit signe que la chaleur du matin la saurait sécher incontinent, et qu'au surplus il fallait que je me tinsse en silence et rentrasse mon discours, de crainte, ajouta-t-elle tout bas, de troubler le sommeil de sa cousine, laquelle étant, comme je le devais reconnaître à la pâleur de son visage, abîmée de lassitude, avait besoin de demeurer en repos.

Cependant, le postillon, fatigué d'attendre, lançait à toute gorge de formidables jurements. Mademoiselle en fut réveillée.

— Qu'est-ce là ?... dit-elle en se dressant en sursaut et voyant la princesse habillée de pied en cap. Où allez-vous, de si bon matin ?

— Hélas !... répondit Madame, ne le savez-vous point comme moi !

— Ce n'était donc pas un rêve !... reprit-elle en secouant la tête et en se passant la main dessus le front.

Àpeine achevait-elle ces mots que ma maîtresse tomba à genoux près du lit et, la voix entrecoupée :

— Adieu !... Adieu, ma cousine, fit-elle. Adieu, ma charmante !... Adieu, adieu, beaux yeux sombres, lèvres rouges... Adieu, cheveux noirs !

— Ah ! Madame… soupira Julie, sans pouvoir, tant elle sanglotait, prononcer une parole.

Puis, ayant retiré le drap et découvert, une à une, les beautés qu'il cachait à sa vue :

— Taille de nymphe !… ajouta la princesse… Épaules d'albâtre ! Jambes fines et faites au tour ! Seins de marbre !… Sachez que je meurs de vous abandonner !

Devant ce spectacle de tant d'attendrissement et d'innocente douleur, je commençais, gagnée par l'émotion, de gémir dans un coin de la chambre, quand un valet, ayant frappé à la porte, nous annonça par le trou de la serrure qu'il était temps de se hâter.

Ma maîtresse se releva, étancha son malheureux visage, embrassa une dernière fois Julie, et sortit dans le couloir, où, les uns portant le bonnet nocturne, les autres le foulard de chef, madame la douairière, le chapelain, le vicomte et M. d'Aigremont nous attendaient pour nous conduire au carrosse et nous souhaiter un bon voyage. Nous descendîmes donc l'escalier, entourées de cet important cortège, et prîmes place en voiture au milieu des plus magnifiques saluts ; puis, notre postillon ayant fait claquer son fouet et mis ordre à sa perruque blanche, nous partîmes au galop.

— Excellente Toinon, me dit Madame, alors que nous débouchions sur la route, remarquez-vous que nos chevaux sont d'une humeur écumante et que nous avons affaire, pour l'heure, à un cocher rempli de témérité ? Il est vraisemblable que, de ce train, nous roulerons avant peu de temps dans quelque précipice, chose qui me rendra fort aise à cause que j'ai grande envie de mourir.

— Sainte Vierge Marie !… m'écriai-je, voilà bien de méchants propos !

Et je lui serrai les mains, qu'elle avait justement toutes froides, et m'essayai par mille agacements à lui arracher un sourire ; mais elle renversa la tête, ferma les yeux, et, poussant les plus affreux soupirs :

— En vérité, ajouta-t-elle, c'est triste fortune, quand on vient d'avoir à peine vingt ans, que de ne plus aimer de vivre !

Néanmoins, grâce à mes baisers, j'arrivai à la ragaillardir, de telle sorte qu'elle reprit goût au chemin, se plut à regarder le pays et, une fois qu'on changeait l'attelage, offrit à boire aux gens du relais pour la raison que l'un d'entre eux, qui était beau garçon, lui avait confié, sous couleur de badinage, de quelle manière, maintenant qu'il savait combien les princesses sont jolies, il comprenait en quoi son métier de valet de poste le cédait à celui de prince.

Tout semblait donc marcher à ravir, et, la nuit venue, je sommeillais tranquillement dans mon coin de carrosse, lorsqu'un sanglot que laissa échapper ma maîtresse me vint éveiller tout à coup.

— Voudrez-vous donc, lui dis-je en ouvrant un œil, que je périsse de chagrin à force de vous entendre pleurer !

Et, mettant mon front sur son épaule et un bras à l'entour de sa taille, je me blottis contre son cœur.

— Ah !… Toinon, s'écria-t-elle, se pourrait-il que rien en ce monde ne me puisse jamais consoler !

— Madame, fis-je en souriant, il n'est point de douleur qui ne passe.

Àces mots, elle essuya ses larmes, me baisa la joue, et se déclara pleinement satisfaite de cette magnifique sentence. Nous demeurâmes, ensuite, à parler fort tranquillement jusqu'à la ville d'Avignon, où nous nous embarquâmes sur le coche d'eau, lequel, remontant la rivière de Rhône, conduit au pays lyonnais.

14

ussitôt que le soleil parut, j'abandonnai l'espèce de cambuse où j'avais dû passer la nuit, et montai sur le pont. Je m'assis en un coin retiré, à l'abri d'une foule de barriques dont l'arrière se trouvait garni, et m'occupai, un assez long moment, de contempler le paysage.

Traîné par douze chevaux, le bâtiment suivait le bord de la rive, mettant en fuite quantité de canards et soulevant l'onde écumante. Quelquefois, une lavandière, au moment qu'elle trempait son linge dans le fleuve, nous lançait maintes apostrophes à cause du bouleversement qu'infligeait à sa lessive le remous de notre vaisseau ; à quoi nos hommes répliquaient dans le langage des navigateurs, qui est fort sarcastique et semé de termes plaisants.

En plus de ces distractions, j'avais à chaque instant sous les yeux de nouveaux sujets d'étonnement, soit que nous touchassions en un port afin d'embarquer beaucoup de populaire ou de donner au capitaine l'occasion d'aller boire à l'auberge, soit que,

pour éviter les remous et empêcher que la corde par laquelle nous étions conduits ne s'accrochât à quelque herbe marine, l'équipage organisât de ces manœuvres qui sont propres à l'art nautique ; si bien que j'en oubliai de descendre dans l'entrepont réveiller madame la princesse, et que je manquai de tomber de stupeur lorsque je la vis, tout à coup, apparaître à l'autre côté du bateau.

Elle passa près de moi sans me voir, fut s'accouder au bordage et, m'ayant entendue approcher :

— Laissez… De grâce… me dit-elle en tournant la tête. Je désire demeurer seule, aujourd'hui.

Et, posant son menton dans la main, elle resta immobile à regarder l'onde.

Elle se tint, ainsi, sans prêter attention à rien d'autre, jusqu'à l'instant du repas, qui nous fut servi à l'endroit qu'on nomme gaillard et qui est situé à l'arrière. Nous y mangeâmes fort commodément à l'ombre d'un pavillon de planches, et Madame, poussée par mon conseil et ranimée par la brise, toucha à chacun des mets et but même une petite rasade.

— Cela va mieux, dit-elle aussitôt.

Àquoi je compris qu'une vapeur stomacale, accompagnée d'une extrême faiblesse, avait été, seule, cause de cette façon de langueur qui l'avait accablée le matin, et que, momentanément, une aile de poulet à la poêle, une bonne tranche de farce et un coup de vin piquant la venaient de remettre en santé.

Au surplus, comme, le vent soufflant, on avait hissé la grand'-voile et commencé de naviguer sans chevaux, la vue du bâtiment

qui fendait les flots avec fracas, le tumulte des gens du bord occupés à manœuvrer les cordages, les commandements du pilote, les jurons du capitaine, nous vinrent égayer à propos et ragaillardir les esprits.

Je croyais, en conséquence, que Madame s'était rétablie et tirée de sa tristesse, quand, dans le moment que nous arrivâmes à l'entrée du port de Lyon, elle se leva brusquement et descendit dedans sa cabine, où, l'étant allée rejoindre, je la trouvai fort abattue et le visage inondé de larmes.

— Le ciel voudra-t-il, m'écriai-je, que vos yeux ne se sèchent jamais !

— Cela n'est rien, soupira-t-elle après qu'elle se fut essuyé la joue ; vous voyez qu'il n'y paraît plus… Au reste, j'ai tout lieu d'espérer, tellement je me sens le cœur raffermi, que mes peines touchent à leur fin et qu'avant une heure j'aurai pour toujours achevé de pleurer.

— Madame, répliquai-je, voilà qui me rend heureuse et mérite que je vous baise les mains !

Àces mots, je tombai à genoux, mais elle me releva, m'ordonna d'ouvrir son bagage, d'y chercher ses bas de soie rose, ses jarretières d'apparat garnies d'une boucle d'or, ses chaussures de fine peau blanche, et les voulut mettre aussitôt ; après quoi elle releva sa jupe jusqu'au milieu de sa cuisse, qui était la plus ronde et la plus jolie du royaume, se regarda dans un grand miroir qu'elle avait toujours en voyage, se découvrit belle à ravir, et, ayant laissé tomber sa robe :

— Si, par ce cas, dit-elle en s'efforçant de sourire, quelqu'un me déshabille aujourd'hui, il faudra, n'est-il pas vrai, qu'il soit de méchant caractère pour ne point me trouver à son goût !

— Monsieur le maréchal, demandai-je, serait-il venu à vos devants et vous ferait-il surprise ?

— Point du tout… me répondit-elle ; mais sait-on jamais ce qui peut arriver !

En même temps elle ouvrit la porte et nous montâmes sur le pont.

Notre vaisseau, retenu par l'ancre, était présentement amarré à quatre ou cinq toises du rivage, et relié à celui-ci au moyen d'une méchante passerelle, sans barrière d'aucune sorte, et par laquelle on devait débarquer. Nous nous assîmes un instant, jusqu'au moment que tous les voyageurs furent descendus à terre, en suite de quoi, M. le capitaine-marin nous ayant dit ses civilités, nous nous levâmes à notre tour et nous engageâmes dessus le passage.

J'arrivais tout juste au quai, marchant à quelques pas devant ma maîtresse et prenant garde à ne point trébucher, quand le bruit épouvantable de la chute d'un corps dans le fleuve me manqua tuer de terreur. Je me retournai, frémis d'effroi et crus défaillir sur le coup en apercevant Madame entraînée au fil de l'eau, dans laquelle, sans nul doute, un faux pas venait de la précipiter. Tout cela ne dura qu'un éclair. Elle me regarda, ses bras s'agitèrent, et dans son égarement, au lieu que de m'appeler par mon nom, elle cria, d'une voix déchirante :

— Adieu !… Adieu !… ma pauvre Julie ! Puis elle disparut sous les flots.

Au tumulte que je fis, plus de cent mariniers accoururent. On équipa quantité de barques, et, munis de perches et de crochets, les intrépides sauveteurs fouillèrent le sein de l'onde. Nous en eûmes pour près d'un long quart d'heure, au bout duquel on la retira.

Devant cet affreux et touchant spectacle de tant de beauté et de jeunesse brisées par un stupide accident, tous les visages se mouillèrent de pleurs.

— Peut-être n'est-elle point tout à fait morte, déclara un vieil apothicaire qui se trouvait par hasard dans l'assistance, et parviendrons-nous à lui rendre le souffle grâce à quelque médicament.

Comme il achevait de parler, on la porta sur la rive, où, d'après les conseils de ce savant homme et afin qu'elle pût mieux respirer au cas où son cœur recommencerait à battre, une commère compatissante lui sortit ses vêtements.

Durant ce temps, accablée de tristesse, je m'étais laissée choir au coin d'une borne voisine et sentais mes esprits me quitter,

lorsqu'une immense rumeur me força de rouvrir les yeux.

— Qu'elle est belle !… disait la foule groupée autour du corps de ma maîtresse.

— Hélas ! ajouta une voix, il ne reste plus

maintenant qu'à la mettre en terre () ! À ces mots, je me relevai, écartai les rangs des spectateurs, et, parvenue dans le milieu

du cercle, m'agenouillai devant elle. Je serrai sa main glacée, la touchai une dernière fois de mes lèvres.

— C'était, m'écriai-je d'entre mes gémissements, la plus illustre et la meilleure des princesses ! Le bon Dieu nous l'a ravie trop tôt !

Elle reposait, dessus un drap, toute nue, avec seulement ses bas roses, ses jarretières et ses chaussures de peau blanche. Sa bouche, étant demeurée ouverte, semblait prête à me sourire. Ses doigts, malgré les flots impétueux, avaient conservé leurs bagues, et, chose extraordinaire de laquelle je fus fort surprise, elle portait entre les seins, renfermée dans un grand médaillon, une boucle de cheveux noirs…

15

(Page 21)

Anne-Marie-Victoire-Henriette-Clotilde-Louise-Élisabeth-Apollonne, née à Marseille le 6 janvier 1654, de Très Haut et Très Puissant Seigneur Timoléon-Hubert-Roch-Armand-Louis de Conflans, marquis de Villepinte, comte d'Albinasse, baron de Cernay, Espérandious, Manosque et autres lieux, et d'Élisabeth-Marie-Victoire de Roquenègre ; mariée, le 11 juin 1671, à Philippe-Gaston-Auguste, prince de la Marsaille, marquis de Minervois, baron souverain de Saint-Andabre, Bonafous, Vigneux-le-Bas, etc., maréchal de France et pair du royaume, chevalier de l'Ordre du Roi ; morte sans postérité, à Lyon, le 26 septembre 1675.

Madame de Sévigné parlant de ses fiançailles a dit d'elle, dans une lettre fameuse, que c'était « le plus joli bijou du monde et le plus fin morceau qu'un mari pût avoir jamais sous la dent ».

Son portrait, peint par un habile anonyme en 1672, nous la représente en costume de cour, la gorge ronde et tendue, la taille mince, les yeux bleus, les cheveux dorés, la tête penchée sur un cou un peu las, et un sourire inquiet aux coins des lèvres.

(Page 52)

Étrange pressentiment ! Le maréchal mourut, en effet, comme on le sait, quelques années plus tard, le 7 juillet 1687. Comme il parcourait le front de ses troupes devant les lignes de Lauterbourg, il reçut, ce jour-là, dans le ventre un boulet de cinquante livres qui, du coup, l'étendit raide mort.

(Page 67)

Paul-Juste-Charles-Léon de Limagne, haut-baron de Rouaix, Valins, Costes et autres lieux, prince et duc de Cambrésis, cardinal-archevêque de Lyon, primat des Gaules, de 1670 à 1708.

Il avait été, avant d'entrer dans les ordres, gentilhomme de la Chambre, colonel-propriétaire du régiment Artois-Cavalerie, et l'amant de la célèbre madame d'Évreux, avec laquelle, à son insu, le roi fit ses premières armes et un ou deux de ses premiers bâtards.

Informé de l'aventure, il prit le monde et, naturellement, les femmes en horreur, gagna Rome et en revint avec la pourpre peu d'années après.

C'était, au dire de ses contemporains, un prélat magnifique et fort pieux. Il s'occupa de restaurer les églises, de tancer vertement son bas clergé et de bâtir des séminaires, cultivant au surplus la Muse et l'équitation, et donnant, bon an mal an, quatre ou cinq grands bals travestis.

On a de lui quelques savants ou agréables ouvrages, Oraisons qui se doivent réciter durant le temps de la peste, quatre Grands et six Petits Carêmes, un Recueil des plus beaux mandements, et aussi les Consolations solitaires du veuvage, suite de piquants poèmes qui parurent en 1680, à La Haye, sous une signature d'emprunt.

(Page 52)

Les Annales généalogiques ou Documents sur la plupart des familles importantes par leur position ou leur ancienneté de l'archidiocèse d'Aix-en-Provence, parus chez P. Bagnoles, à Avignon, en 1788, sans nom d'auteur, nous éclairent sur la mâle figure du vicomte de Cadéfigue.

Il avait compté, pendant vingt ans, parmi les officiers de la marine royale, puis, désireux d'acquérir quelque fortune, avait équipé à ses frais un trois-mâts-barque, la Jeune-Aminte, et fait le commerce des nègres, un des rares n'entraînant point dérogeance.

Il se flattait d'avoir, le premier, au cours d'un voyage aux Petites-Indes, découvert le clou de girofle.

Retiré des affaires, il s'installa en Provence, son pays d'origine, et y introduisit l'usage du tabac. Il mourut, accablé de vieillesse, en 1720, laissant, disent les Annales généalogiques, le souvenir

d'un « homme intègre, abondant en toutes sortes de récits, mais devenu fort ivrogne sur le tard ».

(Page 67)

Nous ne savons rien de plus sur le chevalier de Palaffre que le peu que nous en apprend Toinon Cerisette.

Le nom de sa famille, alliée aux Aigremont, Cadéfigue et Conflans, figure en premier rang dans les Arrêts de Maintenue de 1606. C'était donc un parfait gentilhomme, mais qui mourut, sans doute, hors de France, dans quelque position modeste, et, par suite, oublié de tous.

(Page 68)

Honorine-Marie-Barbe-Éléonore d'Aigremont, marquise douairière d'Ortolan, née en 1617, morte en 1704.

Veuve à vingt-cinq ans, elle avait mené jusqu'à un âge assez avancé une existence qu'on se permit de qualifier de légère. Sa dévotion compensa dans la suite ces écarts de jeunesse, et elle donna à la fin de ses jours l'exemple de toutes les vertus principales.

(Page 72)

Né en 1609, Jean-Hercule-Godefroy, comte d'Aigremont, avait été cornette aux mousquetaires du feu roi. Il a laissé trois livres de mémoires dans lesquels il narre ses campagnes et qui sont fort estimés, encore aujourd'hui, pour les renseignements qu'ils nous donnent sur la prise de La Rochelle. Le style en est un peu confus et agrémenté d'une foule d'expressions triviales.

(Page 72)

Gabrielle-Julie, fille naturelle et légitimée de Joseph-François, comte de Fabas, co-seigneur d'Aigremont, née le 30 mars 1658.

Orpheline, elle fut élevée par madame d'Ortolan, qui la dota et lui fit épouser, en 1680, un gentilhomme piémontais, le comte di Savona-Lecco. Elle mourut d'une maladie de langueur, quelques années à peine après son mariage.

(Page 79)

Madame de Grignan qui connut le marquis de Vaucluse a laissé de lui, dans une de ses lettres, ce portrait qui l'immortalise :

« C'est le plus gros ventre, le nez le plus rouge, l'esprit le plus sot de la province. Cependant, sa femme qui se trouve être fort jolie personne ne tenait qu'à rester vertueuse ; mais lui, dans l'assurance qu'il a de ressembler à l'Amour même, et d'échapper par cette bonne raison à toute mésaventure, l'a voulu sortir dans le monde, lui a fait la plus brillante compagnie, et n'a point eu de cesse qu'il ne fût de nos plus grands cocus. »

(Page 79)

Le comte de Florentin, frère cadet du fameux prince de Draguignan, serait devenu, sans aucun doute, un illustre capitaine si, servant comme officier dans les gardes-françaises, il ne s'était point oublié à souffleter son colonel, dont il avait au surplus enlevé la femme, et à le tuer, le lendemain matin, en duel. Il dut, de ce chef, abandonner l'armée. Un traité qu'il fit paraître sur les Opérations de guerre et d'incendie en pays neutre nous le montre

comme un militaire attentif, énergique et zélé, et qui eût pu rendre les plus grands services à la France.

Il occupa ses loisirs forcés à composer des tragédies, dont aucune ne parvint, du reste, à être jouée. Quelques vers faciles et d'un tour pastoral, qu'il écrivit entre temps, eurent plus de succès.

On chantait encore il y a peu d'années, dans certaines campagnes de Provence, une sorte de ronde dialoguée de son cru, et qui commence par ces aimables et fins couplets :

— Pendant que j'étais en guerre,
Qu'as-tu fait, belle Lison ?
— J'étais auprès de ma mère
À me garder des larrons.
— Toujours sage, alors ? — Peut-être !
— Mon petit doigt me dit non…
— Vous n'avez qu'à me le mettre,
Pour le voir, dedans !

(Page 165)

Le corps de l'infortunée princesse fut ramené à Paris, où se firent d'imposantes funérailles, puis conduit en Franche-Comté, au château de Vigneux. C'est là qu'il repose encore de nos jours, dans un mausolée de pierre blanche à l'angle duquel deux amours et une figure de la Jeunesse répandent d'une main de petites couronnes de roses, et de l'autre se voilent la face pour cacher leurs larmes. On y peut lire, gravée en lettres d'or, l'épitaphe que le maréchal dicta lui-même :

CY-GIT TRÈS HAUTE
ET TRÈS PUISSANTE
DAME
ANNE-MARIE-VICTOIRE
HENRIETTE-CLOTILDE-LOUISE
ÉLISABETH-APOLLONNE
DE CONFLANS
PRINCESSE DE LA MARSAILLE
ELLE NE PASSA
SUR CETTE TERRE QUE
LE TEMPS D'Y FAIRE
NAITRE
D'ÉTERNELS REGRETS
LA MORT INJUSTE L'A FAUCHÉE
DANS SA FLEUR

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Malheureux_petit_voyage. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.